ANCEL, Jacques
Unité de la politique
Bulgare, 1870-1919.



JACQUES ANCEL

L'UNITÉ DE LA POLITIQUE BULGARE

1870-1919

UNE CARTE HORS TEXTE



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1919



L'UNITÉ

DE LA

POLITIQUE BULGARE

1870-1919

Jacques ANCEL

L'UNITÉ DE LA POLITIQUE BULGARE

1870-1919

Une carte hors texte



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1919

INTRODUCTION

Ce petit livre assemble des faits sinon inconnus, au moins estompés : leur confrontation les éclaire. Pour le public français, la Bulgarie surgit dans quelques lueurs : 1878, 1912, 1915. Entre ces actes, l'obscurité. Cependant les protagonistes occupent toujours la scène. Que jouent-ils, le rideau baissé ?

Aujourd'hui les hommes d'État bulgares en appellent à l'opinion des démocraties occidentales. Laissons-leur donc la parole. Toutefois ne nous bornons point à enregistrer les plaidoyers que leur souffle la défaite. Ils ont également parlé durant les années glorieuses : leur loquacité nous doit suffire. On ne trouvera point trace ici de cette littérature de propagande, de polémique, éclose

parmi les Balkaniques, intarissables plaideurs devant tous les tribunaux des deux mondes. La politique bulgare y est présentée par les Bulgares, leurs écrits et leurs paroles, la presse de Sofia qui depuis quatre ans a copieusement disserté sur les buts de guerre [1], les brochures de tous calibres que de Suisse les diplomates bulgares ont depuis un an répandues à profusion dans les pays de l'Entente, les circulaires, les instructions militaires qu'ont exhumées les commissions d'enquête, enfin les déclarations complaisantes de Bulgares de toutes conditions sociales, dont le commerce, bien qu'involontaire pour ma part, fut d'un fructueux enseignement.

Mis en présence d'un Français, il est rare qu'un Bulgare ne s'avoue point francophile. Lorsque l'Éminence grise des Affaires étrangères de Sofia qui, plus que tout autre, avait contribué à l'alliance allemande, arriva à Salonique pour négocier l'armistice, son premier mot pour le premier Français rencontré fut pour vanter, mélancoliquement, la Sorbonne, sur les bancs de laquelle il s'était assis jadis. Par compensation, parmi les Français

---

[1] La tâche est grandement facilitée à cet égard par cet instructif recueil de textes qu'est l'ouvrage de Victor KUHNE : *Les Bulgares peints par eux-mêmes*, Lausanne et Paris, Payot, 1917, où j'ai beaucoup puisé.

qui séjournèrent en Bulgarie, on ne trouve guère que bulgarophiles... sauf pourtant ceux qu'y porta la guerre, soldats et officiers prisonniers des camps de Haskovo, de Pantcharévo.

Les Français de l'étranger pourraient-ils s'aviser d'être tout simplement francophiles ? Ils eussent pu concevoir alors que notre seul intérêt était la paix balkanique et que, pour établir un régime stable, il convenait de prendre parti. Dans l'abondance des témoignages grécophiles, serbophiles, bulgarophiles, comment nous décider entre tant d'amis ? Par deux fois, en juin 1913, en septembre 1915, la politique bulgare stupéfia l'opinion française ignorante. Elle n'étonnait pas moins les diplomates dont les rêves mariaient le grand Turc et la République de Venise. Cette naïveté matrimoniale nous coûta une expédition improvisée, un front nouveau, quelque trente mille morts.

L'histoire eût peut-être appris que les coups de théâtre diplomatiques ne font sursauter que les aveugles. Depuis 1870 la Force allemande non seulement éblouissait les Orientaux, et parmi eux l'Asiatique, Turc ou Bulgare, porté à l'admirer, à s'appuyer sur elle, mais encore fournissait à celui-ci le principe de la politique réaliste et, par son propre exemple, lui promettait le succès. Bismarck avait pu estimer les os d'un grenadier poméranien trop précieux pour les champs de Macédoine; le

« Kraft macht Recht » n'en faisait pas moins la loi à ceux qui se proclamaient volontiers eux-mêmes les « Prussiens des Balkans ». La règle était non moins impérieuse pour les faibles, les amorphes, ces braves et timides paysans des plaines prêts à se courber sous tous les jougs. « Je suis Français », disait un jour un Macédonien au soldat qui interrompait ses occupations paisibles : il trouvait tout naturel d'entrer dans la patrie du vainqueur.

Ce cri du cœur de l'indigène éclaire le pays et son histoire. La Macédoine devait être bulgare aux temps où la Bulgarie était allemande. Cependant la « Mitteleuropa » s'était préparée avant 1915. Comment depuis un demi-siècle le satellite bulgare gravitait dans l'orbite germanique, c'est ce que ces pages voudraient exposer.

Et si l'histoire pouvait jamais comporter des leçons utiles, en souvenir de mes camarades tombés dans les marécages ou devant les tranchées de Macédoine parce qu'il a plu aux Bulgares de miser sur la carte allemande, je dédierais cet opuscule aux bulgarophiles impénitents.



I

L'ORIENTATION

(1870-1915)

La Renaissance bulgare.

Les Bulgares, endormis depuis 1396 sous la domination ottomane, sont réveillés par la Russie; ce sont les Russes qui, recueillant le livre du P. Païssi, un moine de l'Athos, « Histoire Slavo-Bulgare des peuples, des tsars et des saints de la Bulgarie » (1762), faisant sortir de leurs universités les apôtres du nouveau patriotisme slave, Veneline, Aprilof, Palaousof (première moitié du XIXe siècle), ont ressuscité dans les livres d'abord, puis dans les manifestations religieuses, enfin sur la carte, la Bulgarie. Des écoles se fondent (Gabrovo 1833, Svichtov, Karlovo); des imprimeries surgissent (Samokov, Salonique 1839, Smyrne 1840, Constantinople 1843) qui inondent de manuels les villages du « vilayet du Danube », c'est-à-dire de la Bulgarie; en 1865 paraît à Constantinople le pre-

mier journal, la *Macédoine*, écrit en grec, bulgare et macédonien.

L'Exarchat.

La première manifestation du patriotisme bulgare fut la revendication d'une religion nationale et la séparation d'avec le Patriarcat grec de Byzance. Les exactions du clergé grec avaient préparé le terrain bulgare. Les Lazaristes de Constantinople, rêvant le rattachement des Bulgares au catholicisme, à la Papauté, avaient, par leurs missions, les conversions, amené les esprits au schisme; la diplomatie russe, inquiète et prévoyant au reste de plus dociles clients sous une Église indépendante, finit par obtenir du sultan le firman du 11 mars 1870 : la Porte, en conflit perpétuel avec le Patriarcat, ne demandait qu'à restreindre, et le plus possible, le domaine de l'obédience grecque. Le Patriarche du Phanar perdait au profit d'un Exarque bulgare son autorité spirituelle sur quatorze métropoles (Varna, Rouchtchouk, Silistrie, Choumla, Tirnovo, Sofia, Vratza, Loftcha, Vidin, Nich, Pirot, Vélès, Kustendil, Samokov).

L'Exarchat remplissait le cadre de la Bulgarie proprement dite; dès lors le paysan bulgare qui, de part et d'autre du Balkan, dans la Bulgarie danubienne et le long de la Maritza, récoltait pour le grand propriétaire turc orge, froment, seigle, maïs, avoine et légumes, ou travaillait la laine, les peaux de ses moutons, de ses chèvres, prit, grâce

à son Église, conscience de sa vie nationale. Qui plus est, l'Exarchat débordait le cadre de la Bulgarie vers l'Ouest. L'ambition de l'Exarque s'étend à la Macédoine : dès 1872, les évêques de Skoplié (l'Ouskoub turc), de Vodena et d'Okhrida demandent, font demander par leurs ouailles, la réunion à l'Exarchat. L'impérialisme bulgare était né.

San-Stefano.

Les milieux russes panslavistes, et leur représentant à Constantinople, le général-ambassadeur Ignatief, après avoir créé la Grande Bulgarie religieuse, mettaient sur pied, à la conférence de Constantinople, puis dans le traité de San-Stefano (19 février/3 mars 1878), une Grande Bulgarie sous un prince autonome englobant à l'Ouest Pirot, Vrania, Skoplié, Okhrida, Monastir, Koritza, s'arrêtant au Sud aux portes de Salonique et d'Andrinople, tenant Serrès et Kavalla. Ce découpage, purement politique, qui ignorait les Grecs de Macédoine et étriquait les terres serbes, sphère d'influence de l'Autriche, servait dès lors de base aux revendications bulgares.

Alexandre de Battenberg.

L'Allemagne détruisit à Berlin le traité de San-Stefano (13 juillet 1878). Ce fut néanmoins à dater du traité de Berlin que la politique bulgare cessa d'être russophile. Le premier Prince de Bulgarie, Alexandre de Battenberg (1879-86), passa son temps à essayer de s'affranchir du joug russe, qui visait à faire du nouvel État protégé une principauté

vassale; Alexandre III ayant pris parti contre la révolution rouméliote, contre l'union des deux Bulgaries (du Sud et du Nord), ayant rappelé les fonctionnaires, les officiers russes qui organisèrent le jeune État et la nouvelle armée, Alexandre de Battenberg mobilise, bat l'armée serbe à Slivnitza, oblige la Turquie à lui céder la Roumélie Orientale. Alors à l'instigation des Russes, une sédition militaire détrône Battenberg. Stamboulof, à la tête d'une contre-révolution, le rétablit, mais le Prince abdique, le Tsar refusant de reprendre tous rapports avec le vassal récalcitrant.

Stamboulof. La révolution ne profita point à la Russie. Pendant près de dix ans (1886-95), Stamboulof, maître de la Bulgarie, ne poursuivit que ce but : libérer son pays de la tutelle russe. Par des moyens brutaux et sans scrupules, faisant présider les élections par ses gendarmes et ses matraques, écartant des fonctions et de l'armée les russophiles, rompant avec la Russie, imposant à l'Europe le Prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, alors lieutenant dans l'armée hongroise (1887), il orienta nettement la politique bulgare dans les voies de l'Europe centrale. Ferdinand se débarrassa du dictateur (1894), assassiné peu après (1895), mais continua sa politique; on exalta même en Bulgarie le « Richelieu des Balkans » qui avait réprimé l'anarchie et soustrait son pays à la tutelle étrangère.

L'habileté de Ferdinand provoquait pourtant une réconciliation avec la Russie à propos du baptême de son fils Boris dans la religion orthodoxe (1896). Toute la politique bulgare se retournait contre la Turquie et les espoirs d'une Grande Bulgarie faisaient surgir au premier plan la question macédonienne. Au reste, la Russie et l'Autriche semblaient s'entendre (programme de Murzsteg, 1904) : un condominium européen (contrôle financier, missions militaires) s'installait en Macédoine. La révolution jeune turque fut l'occasion de proclamer, à Tirnovo, vieille capitale des Tsars, l'indépendance de la Bulgarie et le rétablissement de la couronne tsarienne (5 octobre 1908), de jeter les bases d'une union balkanique (1912) et d'envahir la Turquie. La Russie et l'Autriche se retrouvaient d'accord pour « réprouver énergiquement toute mesure susceptible d'amener la rupture de la paix », pour reprendre le programme des réformes macédoniennes et pour proclamer, quel que fût le sort des armes, l'intégrité territoriale de la Turquie. **Ferdinand.**

Mais les États balkaniques se faisaient eux-mêmes. Kirk-Kilissé et Lulé-Bourgas livrèrent à la Bulgarie la Thrace et l'amenèrent au double siège d'Andrinople et de Tchataldja. Le traité de Londres (30 mai 1913) repoussait l'empire ottoman au delà de la ligne Enos-Midia. Déjà les Bulgares, satisfaits à l'Est, tournaient les yeux vers l'Ouest : le traité **Les guerres balkaniques.**

d'alliance serbo-bulgare du 29 février/13 mars 1912 (annexe secrète, art. 2) ne résolvait pas la question macédonienne soumise, en fin de cause, à l'arbitrage de la Russie. Pourtant Guéchof, alors premier ministre, bien qu'il se piquât de modération, tendait à la création d'une Bulgarie de San-Stefano, envisageait dès avril une action contre les Grecs et les Serbes, provoquait une campagne serbophobe dans les journaux gouvernementaux, la *Blgaria* et le *Mir*, tandis que la concentration des troupes contre la Serbie commençait (3/16 mai). Grecs et Serbes se prémunissent par le traité d'alliance du 19 mai et la Russie tente sa médiation. Guéchof, considéré comme tiède, est remplacé par Danef (17/30 mai) et le 16/29 juin deux armées bulgares attaquent leurs anciens alliés [1]. Vaincue par les Grecs et les Serbes, pressée par la marche des ar-

---

[1] Le dossier de ce guet-apens a été livré à la publicité par le *Dnevnik,* journal du lieutenant-général Savof, commandant en chef l'armée bulgare, traduit en serbe, puis en français (BALCANICUS : *La Bulgarie : ses ambitions, sa trahison.* Paris, Colin, 1915). La cause paraît entendue depuis qu'il a été donné de lire les lettres de Savof au Président du Conseil, antérieures au traité gréco-serbe. Cependant Guéchof, qui avait stigmatisé *la Démence criminelle* (Sofia 1914), a prétendu encore récemment (*La genèse de la guerre mondiale : la débâcle de l'alliance balkanique,* Berne 1919) que le traité gréco-serbe a été la cause de l'agression. C'est la troisième fois que

mées roumaine et turque, la Bulgarie à Bukarest (10 août 1913) et à Constantinople (29 septembre) cédait à son tour des territoires aux Grecs (Kavalla), aux Serbes (la Macédoine), aux Roumains (le quadrilatère dobroudjain), aux Turcs (Andrinople), non sans dépit ni désir de vengeance.

La Bulgarie dans la guerre européenne.

Dès que la guerre européenne éclate, deux craintes dominent toute la politique bulgare : la Russie à Constantinople (déclarations de Sazonof, puis de Milioukof) et la Serbie à Zagreb. La Serbie alliée à l'Entente, les espoirs du Piémont serbe sur une Yougoslavie unifiée inquiètent les hommes d'État bulgares. Les ambitions de Ferdinand, qui avait rêvé la couronne byzantine, déçues depuis Tchataldja et Bukarest, voyaient dans l'intégrité de l'Autriche comme dans l'affaiblissement de la Russie les seuls moyens de se ressaisir. Il faut

---

les hommes d'Etat de Sofia changent leur système de défense. Leurs premières informations de presse avaient représenté la Serbie comme ayant ouvert les hostilités. L'attaque ayant échoué, le gouvernement bulgare la qualifie de « collisions entre les troupes bulgares et les troupes serbes et grecques » et implore l'arbitrage russe, qu'il avait voulu précisément éviter. Enfin, quand la commission d'enquête de la Dotation Carnegie eut publié le texte des ordres d'attaque bulgares, les ministres prétendirent que le « crime » avait été perpétré à l'insu du cabinet et sans que le Sobranié eût eu à voter les crédits de guerre.

donc marcher avec l'Autriche. Même les partis russophiles n'ont point de peine à y consentir.

L'alliance autrichienne.

Dès 1898, le premier ministre Stoïlof, qui pourtant avait travaillé à la réconciliation de Ferdinand et du Tsar russe, concluait avec l'Autriche une convention secrète qui promettait à la Bulgarie l'assistance de la double monarchie en cas d'un éventuel partage de la péninsule balkanique. En 1908, par une coïncidence qui ne peut être fortuite, Bulgarie et Autriche rompent le traité de Berlin et se partagent les dépouilles turques : le 5/18 octobre, Ferdinand se déclare indépendant et roi de la Bulgarie du Sud (Roumélie orientale) comme de la Bulgarie du Nord; le 6/19 octobre, François-Joseph annexe à ses États la Bosnie et l'Herzégovine. Le *Preporetz*, organe du « russophile » Malinof, célèbre cet anniversaire comme la fête de l'égoïsme sacré bulgare (4 octobre 1916), et à cette occasion toute la presse bulgare affirme que la Bulgarie et l'Autriche ont « les mêmes amis, les mêmes ennemis ». Déjà le *Mir*, journal du « russophile » Guéchof (17 mai 1912) soulignait la communion des intérêts austro-bulgares. C'est le « russophile » Danef qui va à Vienne en octobre 1912 rechercher la bienveillance autrichienne. Et quand, en mai 1913, les Bulgares s'apprêtent à se jeter sur les Serbes, le cabinet de Vienne fait savoir à ceux de Bukarest et de Sofia que l'Au-

triche soutiendra la Bulgarie « même les armes à la main ». La veille du traité de Bukarest, Vienne proposait à Rome une attaque contre la Serbie, démarche qui ressemblait fort à une tentative suprême pour sauver le complice puni d'une imprudence prématurée.

Les Bulgares contre les Russes.

Ainsi l'orientation anti-russe de la politique bulgare n'est ni artificielle ni récente. Elle s'explique à la fois par des mécontentements personnels et l'œuvre des premiers agitateurs politiques, par la méfiance instinctive des Bulgares pour ceux qui sont les plus forts (occupation des territoires bulgares par les armées russes pendant la guerre russo-turque), mais surtout par l'opposition des points de vue russe et bulgare dans la politique balkanique. La presse, entre les mains de Stamboulof et de ses successeurs, n'a cessé depuis trente ans d'exciter l'hostilité populaire : les journaux « russophiles », tels que le *Mir* ou le *Preporetz*, applaudissent à la défaite roumano-russe de 1916, qui « éloigne peut-être la Russie de son but principal, la conquête de Constantinople et des Détroits ». D'autre part, les Bulgares ne veulent point entendre parler d'équilibre dans les Balkans ; depuis San-Stefano, la Russie considérait la Bulgarie comme sa fille, mais soutenait à côté d'elle les Karageorgevitch, s'efforçait d'attirer la Serbie dans sa sphère, politique qui visait à con-

cilier des inconciliables. Comme « Mentana avait effacé Magenta », Bukarest effaça San-Stefano : depuis 1912, les Bulgares accusaient Nicolas II de s'opposer à la création de la Grande Bulgarie, comme autrefois les Italiens ne pouvaient pardonner à Napoléon III son opposition à l'unité italienne : jadis la question romaine, alors la question macédonienne écartaient les jeunes peuples des « libérateurs ».

Le point de vue bulgare dans la question yougoslave.

Une Serbie passant de 4 millions 1/2 d'habitants à 12 millions, même si la Bulgarie s'installait en Macédoine et devenait un État de 7 millions d'âmes, les Bulgares ne voulaient pas admettre cette possibilité. Le *Mir* de Guéchof, jadis slavophile et propagateur de la fraternité balkanique, prend parti, dès l'attentat de Séraïévo, contre la dissolution de l'Autriche. Radoslavof en 1915 ne cesse de réclamer à l'Entente, qui convoite l'alliance bulgare, des garanties, qu'elle ne peut lui fournir, contre l'union serbe-croate-slovène.

La race touranienne.

Pour justifier leur politique, les Bulgares répudient le slavisme et revendiquent avec leurs voisins une fraternité de races, l'unité ethnique turco-bulgaro-hongroise. « Les Bulgares sont les descendants des Huns, dit le professeur Panof, les Hongrois et les Finnois sont leurs conationaux en Europe. » Les Magyars applaudissent et font chorus : leurs journaux célèbrent « le traité de

sang qui unit les parents pour des siècles, coutume immémoriale chez la race touranienne... Nos frères ont conclu ce pacte en imprégnant de leur sang les montagnes de la Serbie » (*Pesti Hirlap* du 30 avril 1916). Et ils posent la question sous cette forme : les Balkans de demain seront ou une Yougoslavie ou une Grande Bulgarie.



II

LA GRANDE BULGARIE

La Macédoine.

La Bulgarie de l'Exarque comme celle de San-Stefano englobait la Macédoine. Dès lors les ambitions de Sofia débordèrent le Rhodope, se cristallisèrent sur la Macédoine.

La Macédoine ne se définit que négativement, par comparaison avec les régions qui l'entourent.

A l'Ouest, de hautes crêtes Nord-Sud, dressant à plus de 2.000 mètres les barrières de l'Albanie; au Nord, les bassins marneux et boisés de la vieille Serbie moravienne; à l'Est, la masse du Rhodope bornant la vieille Bulgarie ; au Sud, les riches plaines à blé thessaliennes. Entre les zones incontestées, où se sont particularisés Albanais, Serbes, Bulgares et Grecs, est un *carrefour* de bassins, de vallées et de golfes, unis par des seuils, passages faciles pour les peuples du Nord, de l'Est et du Sud. La complexité de la topographie morcelée, qui encadre de montagnes escarpées les

bassins effondrés, le caprice des cours d'eau qui passent successivement des plaines, colmatées ou encore marécageuses, dans des gorges étroites et abruptes, la variété des genres de vie qui fait coudoyer les pasteurs montagnards et les agriculteurs des basses pentes, n'empêchent point la Macédoine d'être, avant toute chose, un *carrefour*. Trois routes s'y rencontrent :

le Vardar qui fait suite à la haute Morava;

le chapelet des bassins échelonnés de Kozani à Prilep;

la mer.

Au delà, les États voisins, Serbie, Bulgarie, Grèce, ont pris, dans un cadre déterminé, une conscience nationale. Mais ils ont tous, s'infiltrant le long de ces voies naturelles, tendu à s'établir au croisement. Par les seuils effacés des deux extrémités du Rhodope, par les fonds lacustres aux eaux indécises qui unissent la haute Morava au haut Vardar, par les défilés aisés qui joignent les plaines thessaliennes aux bassins de la Vistritza, le long des campagnes littorales ou par la voie maritime, Serbes, Bulgares et Grecs ont poussé des tentacules dont Salonique est l'appât.

Les revendications nationales.

Les émigrants, les marchands, les soldats, irréguliers ou enrôlés sous un pavillon national, ont tour à tour laissé des traces sur le sol macédonien : chacun y a déposé ses enfants, son idiome, son

rituel, ses gendarmes; chacun relève aujourd'hui des crânes ou des formes linguistiques, les victoires de ses armées conquérantes ou les lois des princes administrateurs, un folklore ou des traditions religieuses, et édifie, sur des bases à apparences scientifiques, le monument rêvé à l'hégémonie nationale.

Les arguments bulgares.

L'ethnologie, la philologie, l'histoire complaisantes fournissent des arguments à chacun. L'article, qui s'ajoute au nom dans le dialecte macédonien, doit fournir la preuve que cet idiome est proche parent du bulgare. Pour s'étendre jusqu'à Okhrida, les Bulgares y retrouvent la métropole de leur apôtre saint Clément, la forteresse des Tsars Samuel et Siméon, le siège du vieil Exarchat qui y subsista jusqu'en 1767 indépendant de Byzance. L'empire bulgare de Kaloian (1196-1207) s'étendait de Belgrade à Dédéagatch et du haut Vardar aux bouches du Danube. Les géographes bulgares improvisés[1] évaluent à 82, 19 % la population bulgare de la Macédoine (1.172.136 âmes), poussent le domaine de la « race bulgare » vers l'Ouest jusqu'à Dibra et Okhrida inclus, vers

---

[1] BRANCOF (pseudonyme de Michef, ancien secrétaire de l'Exarchat) : *La Macédoine et sa population chrétienne*, Paris, Plon, 1905.

le Nord jusqu'à Préchévo et Tétovo (Kalkandelen), vers le Sud jusqu'à Kastoria (57.400 Bulgares) et Salonique (33.120 Bulgares contre 37.265 Grecs). Les livres scolaires revendiquent comme bulgares Verria, Servia, Satista, Koritza. Les cartes bulgares (par exemple celle d'Ivanof, 1912) baptisent « Bulgares grécisés » les Macédoniens qui parlent grec, « Bulgares patriarchistes » ceux qui ne se sont pas rangés sous l'autorité de l'Exarchat.

Le problème macédonien.

Dans ce pays amorphe qu'est la Macédoine, les Serbes pourraient serbiser, selon d'identiques méthodes. En somme, ethnologie, philologie, religion, histoire n'ont été fouillées qu'en vue de fournir des éléments de prosélytisme ou de mainmise. Les arguments se contrecarrent. En fait, ni la couleur des cheveux ni la place de l'article ne sont suffisantes pour déterminer la découpure d'un pays; ni la férule d'un maître d'école ni le sceptre de l'Exarque ne permettent de discerner dans l'élève ou le catéchumène dociles le futur sujet d'un des trois royaumes. Il faut se décider à éliminer ces insuffisants critères. En Macédoine, liens de race, de langue, religieux ou historiques, s'effacent ou s'exaspèrent; mais ils n'apparaissent qu'en fonction d'une distinction primordiale : *il n'y a que des aspirations du dehors.* C'est l'attraction de la nation voisine la plus stable qui don-

nera à la Macédoine, et sans rigueurs, sa nationalité définitive.

La propagande bulgare. Les écoles.

Ces aspirations nationales se traduisent par une vigoureuse propagande. A cet égard, le Bulgare est passé maître. Tous les moyens lui sont bons. Dès qu'un gouvernement indépendant s'installe à Sofia (traité de Berlin, 1878), le prosélytisme slave s'intensifie en Macédoine : le clergé distribue partout des alphabets et des Bibles. En face des écoles grecques s'ouvrent les gymnases et les écoles enfantines bulgares. L'œuvre est menée militairement : des circonscriptions scolaires, Okhrida, Dibra, Vélès, Monastir; à la tête de chacune, un chef des écoles, assisté d'un conseil; tout en haut, le chef des écoles de Macédoine, directeur du gymnase bulgare de Salonique et représentant de l'Exarque. Le gymnase de Salonique est aussi une école normale qui recrute ses élèves en Macédoine, en Thrace, en transforme l'élite en professeurs bulgares. Le budget, tiré des biens et revenus ecclésiastiques de l'Exarchat (400.000 francs en 1905), paie les maîtres, fournit les livres et la nourriture aux élèves. Au programme, tout d'abord les dogmes bulgares, catéchisme, histoire de la Bulgarie, géographie du bulgarisme, puis les éléments des sciences, le turc et le français (écoles supérieures). Le nombre des écoles ne fait que croître :

	1885	1895	1905	1912
	—	—	—	—
Écoles bulgares[1].	126	188	859	1.141
Élèves	?	8.154	45.033	65.474

L'effort essentiel porte sur les territoires contestés du Sud, principalement sur les villes (Skoplié, Vélès, Prilep, Monastir, Florina, Vodena, Tétovo, Dibra, Kitchévo, Okhrida, Resna).

La même méthode fut plus tard employée dans les pays de la Morava pris aux Serbes, les livres serbes détruits remplacés par les livres bulgares, les écoles serbes fermées rouvertes comme écoles bulgares. Fin 1916, on créa 270 écoles primaires, on envoya 450 instituteurs et 309 professeurs de lycées dans les provinces nouvellement conquises.

Les comités

Ainsi préparait-on l'avenir. Les générations présentes étaient amenées avec plus de vigueur encore à se déclarer bulgares. L'insurrection de 1876 fut préparée par de petits groupes d'hommes, répandus par l'agitateur Lewski dans chaque village de la Bulgarie du Nord et du Sud : ces comitadjis, dont le plus célèbre fut Stamboulof à

---

[1] Chiffres bulgares donnés sous toutes réserves : Michef (ancien secrétaire de l'Exarchat) compte (*La vérité sur la Macédoine*, Berne, 1918) en 1910, 1.359 écoles et 78.159 élèves.

Stara-Zagora, furent écrasés par les bachi-bouzouks que les Turcs lancèrent sur le pays et qui provoquèrent le passage du Danube par les Russes « libérateurs ». La guerre russo-turque n'aboutit pourtant qu'à couper en trois tronçons les territoires revendiqués par les Bulgares, qu'à donner l'autonomie à deux d'entre eux, la Bulgarie du Nord (Bulgarie proprement dite) et la Bulgarie du Sud (dite Roumélie orientale).

Les comités ayant réussi, Stamboulof, devenu le maître à Sofia, songea à étendre leur action en Macédoine. Ferdinand Ier continua cette action directe : en 1894 est fondée, à Sofia, *l'Organisation extérieure*; en 1899, à Salonique, *l'Organisation intérieure*; elles avaient pour but avoué la préparation de l'autonomie macédonienne; en fait, les bandes affiliées se répandirent en Thrace, en Macédoine, « bulgarisant » selon les méthodes balkaniques, pillant et massacrant les non-Bulgares, détruisant les villages, faisant sauter la Banque ottomane de Salonique, provoquant finalement l'insurrection de 1902, l'intervention de l'Europe qui imposa la création d'une gendarmerie macédonienne.

Les Macédoniens dans la littérature bulgare.

Les écoles et les comités firent souche à leur tour : en Macédoine naquit toute une littérature slave, plus particulièrement bulgare, mais au reste essentiellement anti-hellénique, dont Radef

s'est fait l'historien complaisant et fier [1]. Depuis Païssi et Sofronii, son continuateur, Radef énumère tous les écrivains macédoniens qui ont écrit en bulgare. Le moine Rilski, né à Bansko et directeur de l'école modèle de Gabrovo, qui rédigea la première grammaire bulgare, la première traduction bulgare du Nouveau Testament (1793-1881); un autre moine, Nathanail, né à Koutchévichté, près de Skoplié, inlassable propagandiste de la cause bulgare en Russie; le poète Jinzifof, né à Vélès (1839-1877); Hadji Konstantinof, plus connu sous le nom de Djinot, maître d'école originaire de Vélès et infatigable agitateur dans toute la Macédoine qu'il parcourut (mort en 1882); les deux frères Miladinof, nés à Strouga, professeurs des communautés bulgares d'Okhrida, Monastir, Koukouch, dont le recueil de *Chansons populaires bulgares* passe pour classique; le poète Parlitchef, né à Okhrida en 1830, dont les chansons grécophobes ont passionné les Bulgares, etc.

Les Macédoniens dans la politique bulgare.

Le firman de 1870, le traité de San-Stefano, les « organisations » de Stamboulof finirent par persuader nombre de Slaves balkaniques que l'unité slave se ferait autour du Piémont bulgare. A Sofia affluèrent de nombreux politiciens, issus de la

---

(1) Radef : *La Macédoine et la renaissance bulgare au* XIXe *siècle*, Sofia 1918.

Macédoine : jadis Petkof, collaborateur de Stamboulof et de Ghenadief; aujourd'hui Ghenadief lui-même, né à Prilep ; les généraux Josof, Boyadjief, Protoguérof, Dozef, ministre à Vienne en 1914 ; Rizof, ancien ministre à Berlin ; Radef, ministre à Bukarest en 1914 ; Liaptchef, ministre des finances puis de la guerre de juin 1918 à mai 1919 [1]. Ils réussirent à faire considérer la Macédoine comme une province bulgare irrédimée : par eux, la Macédoine passa au premier plan des préoccupations et de la politique bulgares.

Autres domaines de l'impérialisme bulgare.

Accessoirement, les revendications s'étendent à la Thrace grecque (Serrès, Kavalla), à la Thrace turque (Andrinople) et, au fur et à mesure des succès, aux pays serbes de la Morava et à la Dobroudja roumaine. Les circonstances, au reste, les édulcorent ou les enflent : les arguments historiques, statistiques ou linguistiques eurent moins de poids que les conjonctures. Les cartes des théoriciens de l'impérialisme bulgare ne contestent ni aux Grecs ni aux Turcs le littoral de Thrace [2]; des ordres de l' « Inspection militaire

---

(1) Les Serbes donnent une liste non moins longue de Macédoniens fixés en Serbie. Le plus connu est l'actuel président de la délégation yougoslave à la Conférence de la paix, Pachitch, originaire de Tétovo.

(2) Telle la carte ethnographique d'Ivanof : *Les Slaves*

de la région de la Morava » durant l'occupation de 1918 sont des aveux dénués d'artifice : « Pour pouvoir bulgariser cette région, écrit le 29 mai 1918 le lieutenant-général Neresof, il faut détruire tout ce qui est serbe et ainsi, sur les ruines du serbisme, on édifiera le bulgarisme »; et plus loin : « L'extermination du serbisme signifie l'extermination des femmes serbes qui, en fait, sont les facteurs les plus puissants du serbisme[1]. » En Dobroudja enfin les Bulgares n'avaient d'abord réclamé que le quadrilatère du Sud qui leur avait été ravi au premier traité de Bukarest (1913); mis en appétit par les défaites roumaines de 1916, ils revendiquèrent le pays entier pour tenir les bouches du Danube; encore leurs plus récents factums, n'osant affirmer le caractère bulgare de la basse plaine, se bornent-ils à en contester le caractère roumain[2].

En somme, ce furent surtout l'Exarchat et le

---

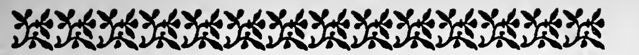
du sud, parue en 1912 et rééditée dans *Les Bulgares devant le Congrès de la paix*, Berne, 1919.

(1) *Documents relatifs aux violations des conventions de la Haye et du droit international en général, commises de 1915-1918 par les Bulgares en Serbie occupée*. Tome I. Paris, 1919, n° 83 (29 mai 1918).

(2) *Extrait du mémoire du Conseil national central de la Dobroudja, adressé au Président de la Conférence de la Paix, à Paris*, s. l. n. d.

traité de San-Stefano qui, éveillant les ambitions bulgares, les fixèrent sur la Macédoine. Celle-ci reste convoitée, d'autant plus que les éternels concurrents, Serbes et Grecs, la guettent, que la « Grande Bulgarie » ne peut exister qu'avec une Serbie amoindrie, une Grèce réduite, et que, de ce carrefour, on domine tous les Balkans.





III

L'EMPRISE ALLEMANDE

Les moyens du Tsar Ferdinand.

FERDINAND de Cobourg, mis sur le trône par Stamboulof, s'est défait du dictateur, mais a poursuivi sa politique; il se borna à en changer, non les buts, mais les méthodes, à substituer la duplicité à la brutalité du Macédonien. Il s'attache les hommes par des moyens simples : l'argent, l'argent de l'État. Les ministres, les généraux deviennent millionnaires en un jour; on favorise le péculat, quitte à traduire en justice ceux dont l'on veut se débarrasser. Tous les hommes politiques bulgares ont successivement passé devant les tribunaux et les condamnations sont faciles; quelques-uns restent en prison (Ghenadief y fut jusqu'à l'armistice); la plupart, reconnaissant la supériorité du maître, font amende honorable et continuent leurs malversations. Radoslavof eut de ces avatars, et aussi Tontchef, son ministre des finances, et Goudef, et Ivantchof, et le général Savof; Liaptchef et Guéchof ont été

fortement suspectés; du général Ratcho Petrof on disait qu'il « n'aurait pu arriver à posséder la moitié de ce qu'il a, même s'il était né avec des appointements de général et avait vécu cent cinquante ans sans dépenser un centime ».

L'autre moyen, ce sont les postes. Le cabinet civil et militaire du tsar est une pépinière de soldats et de diplomates qui continuent dans d'autres fonctions à servir le Cobourg; la Cour est ainsi un filet d'influences et d'espionnage qui s'étend sur le pays entier. De cette camarilla ont fait partie les disciples de Stamboulof (Radoslavof, Tontchef, Ghenadief, etc.) et tous ceux qui ont occupé une place en vue en Bulgarie : le général Savof, le général Protoguerof, le ministre à Berlin, Rizof, le représentant de Krupp à Sofia, Kaufmann, et le chef de bureau de la presse du gouvernement Radoslavof, le Juif autrichien Herbst. « L'opposition », ce sont ceux qui n'ont pas encore les faveurs. Malinof (1907-1911) ou Guéchof (1912-1913) eux-mêmes, les plus récalcitrants, sont-ils au pouvoir, tous les autres ministres sont des hommes de confiance du Tsar, l'entourage immédiat des plus vertueux présidents du Conseil n'est pas exempt de défaillances.

Ferdinand est le maître : ses origines allemandes, ses tendances d'autocrate déterminent ses sympathies.

La vie politique.

La vie politique bulgare a les étiquettes européennes; il n'y a pas moins de dix partis : « libéraux » (radoslavistes), « démocrates » (malinovistes), « socialistes », etc. Mais les groupes ne sont que des clans. Lorsque l'assemblée des notables de 1879 dota la Bulgarie d'une constitution, les 1.500.000 paysans bulgares n'avaient jamais entendu parler de politique. Les élections amenèrent au pouvoir les stamboulovistes, les seuls forts : ils prirent toutes les charges. Le résultat? C'est un historien complaisant de la Bulgarie, le R. P. Guérin-Songeon, qui le donne(1) : « Corruption générale, violences incessantes. » Bien que l'instruction ait fait des progrès depuis quarante ans, ni la mentalité, ni les mœurs ne se métamorphosèrent. « Posez, si vous voulez, la candidature d'un âne, et je le ferai élire », fait dire à son héros Baya Gagno le satirique patriote Konstantinof, et celui-ci de nous décrire une campagne électorale, où les forçats libérés et les gendarmes sont les acteurs, les couteaux et les gueules les instruments. Lorsque Malinof prend le gouvernement en 1907, il montre tout de suite son respect de « démocrate » pour le vote : en 1908, le nombre de ses députés fidèles passe de 4 à 170. Lorsque Radoslavof prit le gouvernement en 1913, il ne

(1) *Histoire de la Bulgarie*, Paris, Librairie nationale, 1913.

disposait que de 6 voix au Sobranié : les premières élections lui donnèrent la majorité, qu'il conserva jusqu'à sa chute. Malinof n'est pas embarrassé pour la reconquérir : il n'a même pas besoin d'élections; on invalide sous divers prétextes les radoslavistes; dans ce cas, la loi électorale bulgare pousse *ipso facto* au Sobranié les candidats qui, sur la liste, viennent immédiatement après l'élu.

La « vache à lait ».

En matière de politique étrangère, les principes des politiciens ne sont pas plus fermes que ceux de leur politique intérieure. Malinof passe pour « ententophile » et son journal, le *Preporetz*, fut durant la guerre le quotidien le moins hostile à la Russie et à la France. Mais c'est Malinof qui, en 1908, ayant partie liée avec l'Autriche, annexait la Roumélie orientale, tandis que son compère mettait la main sur la Bosnie, et lorsque la Russie lui reproche d'avoir facilité les violences autrichiennes, il répond au Sobranié que la politique bulgare ne s'inspire que des intérêts bulgares. Revenu en 1911 dans l'opposition, il vote tous les crédits qui vont permettre à Radoslavof sa politique germanophile. C'est le ministre des finances de Malinof, le ministre de la guerre de Theodorof, Liaptchef, qui a formulé ce clair principe de la politique bulgare : « Il faut traire la vache qui donne le plus de lait ».

Résumée aussi trivialement, la question paraît simple. Elle limite le choix : tandis que les Alliés, ne se résolvant pas à prendre parti, remettent en discussion le traité de Bukarest, s'efforcent de ménager dans la question de Macédoine la chèvre bulgare et le chou serbe, l'Allemagne offre de l'argent, en attendant une armée et des promesses de butin.

Les associations bulgaro-allemandes.

L'acte essentiel qui va entraîner la Bulgarie dans le sillage des empires du centre, est le versement, à la fin de 1914, par un groupe de banques austro-hongroises et allemandes, dont la « Berliner Diskonto Gesellschaft », de la moitié du grand emprunt bulgare de 500 millions de francs (250 millions ferme, 250 millions à opposition). A la même époque, des officiers allemands s'installent à Sofia, au ministère de la guerre.

Depuis deux ans, l'Allemagne jetait les bases d'une alliance économique durable. Elle inondait la Bulgarie d'associations bulgaro-allemandes : « der Donau und Balkanländer Verein » (Munich 1912), « der deutsche Balkan Verein » (Berlin 1913), « der deutsche bulgarische Verein » (Berlin 1914), « die deutsche bulgarische Vereinigung » (Dresde 1915), « die deutsche bulgarische Gesellschaft » (Munich 1915), « die Hamburger Vereinigung von Freunden Bulgarien » (Hambourg 1915), « der deutsche levante Verband » (Berlin 1916), etc.

L'entrée en guerre de la Bulgarie.

Dès 1915, l'Allemagne dirige la politique extérieure bulgare. Sa propagande prépare l'opinion ; le 8 septembre 1914, le poète Kristof dans la *Kambana*, organe de la légation d'Allemagne, célèbre la « justice immanente » qui « accable cette France d'aujourd'hui de malheurs indescriptibles » et bénit « son ennemi vainqueur ». Un an plus tard, la Bulgarie mobilise (10 septembre 1915). Le 11 septembre, tandis que les Austro-Allemands occupent Belgrade, l'armée bulgare franchit à l'Est de Nich la frontière serbe. Le 28 octobre 1915, la *Frankfurter Zeitung* écrit dans son éditorial : « Les Allemands et les Bulgares ont effectué leur jonction... La jonction s'est faite sur le front serbe, sur le territoire qui constituera une partie de la récompense de guerre que le peuple bulgare s'est acquise aujourd'hui. » Dès lors, la Bulgarie, menée par son Tsar, accepte, moyennant promesse de butin, la suzeraineté de l'Allemagne.

La propagande allemande.

Le caractère allemand de la cour de Cobourg, l'instruction de nombre de Bulgares dans les écoles militaires et commerciales allemandes facilitèrent la propagande. L'Allemagne commença par endormir la Bulgarie par les plans grandioses de la Mitteleuropa qui assignait à sa vassale un rôle dans l'union économique à venir. Naumann, le théoricien de la Mitteleuropa, réclame dans une brochure de 1916, la création d'une Grande Bulga-

rie, partie intégrante de son système. Ostwald dans sa *Kultur politische Mission Bulgarien*, fait miroiter le « Hambourg-Bagdad » et son étape naturelle, Sofia. Tsankof, professeur d'économie politique à l'Université de Sofia, reprend la thèse allemande de la coalition des États de l'Entente, à laquelle la création de la Mitteleuropa n'est qu'une réponse défensive.

L'Allemagne s'insinue en Bulgarie par les moyens les plus divers : elle met la main sur l'armée et les communications; elle répand en visites et conférences ses professeurs, ses journalistes ; elle contrôle le travail agricole, industriel et le marché.

L'armée germanisée.

Dès leur entrée en campagne (septembre 1915) les Bulgares soumettent leur commandement aux directions de Mackensen et leurs voies de communications à l'administration allemande : « C'est dans l'intérêt de l'État, déclare au Sobranié le ministre des Travaux Publics, Apostolof, que quelques lignes de chemins de fer sont exploitées par nos alliés. » La coopération se manifeste par l'aide de la XIe armée allemande, qui a repoussé l'armée serbe, puis, après la retraite serbe, par le maintien, sur le front de Macédoine, de troupes d'infanterie, de forces importantes d'artilleurs et de spécialistes, par le développement ou la création d'usines de guerre, par des fournitures continues de matériel et de munitions.

Après l'échec de septembre 1916, cet appui se change en sujétion ; de gré ou de force, les Allemands prennent en mains la direction supérieure. A l'aile droite, la XI[e] armée allemande se reconstitue, comprenant deux corps d'armée, formés de divisions bulgares ou mixtes, mais commandés par des généraux allemands. Un général allemand est à la tête du groupe d'armées de Macédoine ; le généralissime bulgare Jekof n'a plus de pouvoirs.

En 1917, l'action allemande s'intensifie encore : à la fin de 1917, il y a 21 bataillons allemands ; partout où la ligne bulgare a fléchi, des unités allemandes l'étayent, des détachements de mitrailleuses et de « Minenwerfer » renforcent le personnel et le matériel bulgares ; le 1/6 de l'artillerie légère, plus de la moitié de l'artillerie lourde, la plupart des batteries contre avions, toutes les escadrilles d'aviation sauf une, les 9/10 des camions automobiles sont allemands ; tous les services techniques (constructeurs de routes, projecteurs, téléphonistes et radiotélégraphistes) sont complétés par des unités allemandes.

Le 30 octobre 1917, l'armée bulgare elle-même est refondue selon la formule allemande : le régiment d'infanterie est réduit à 3 bataillons et doté de 3 compagnies de mitrailleuses ; on crée des unités d'assaut et des bataillons de « Minenwer-

fer » ; on constitue des équipes de spécialistes (grenadiers, fusiliers-mitrailleurs, lanceurs de flammes et de gaz, etc.) ; l'armée bulgare reçoit le même matériel que l'armée allemande ; des cadres allemands instruisent les troupes spéciales.

L'Allemand est devenu un maître obéi de l'armée.

L'orientation intellectuelle.

Tandis qu'en Allemagne, on s'efforce de faire connaître la Bulgarie (exposition d'art bulgare à Berlin en mai 1916, création à Leipzig d'une bibliothèque bulgare, à laquelle collaborent les professeurs de l'Université de Sofia et le directeur du Bureau de la presse, Herbst), le ministre de la guerre prussien organise des soirées cinématographiques au théâtre national de Sofia ; on fonde à Sofia un quotidien allemand (*Deutsche Balkan Zeitung*) ; on institue des cours d'allemand ; les députés allemands se rendent à Sofia (juin 1916), et sont reçus triomphalement non seulement par les radoslavistes, mais encore par le comité du parti démocrate. Malinof, Takef, Liaptchef : ceux-ci tiennent à participer aux manifestations bruyantes en l'honneur de cette délégation du Reichstag. L'élite des écrivains et artistes bulgares fait à leur tour en Allemagne un pèlerinage tapageur (février 1917).

La glorification de la Kultur allemande n'a jamais lassé la presse bulgare. Le *Mir*, organe de

l'opposition et du « russophile » Guéchof, appelle le peuple allemand « le plus civilisé » de tous, attend de son aide la « renaissance morale bulgare ». Dans l'automne 1916, le *Preporetz*, journal du démocrate et « francophile » Malinof, défend la guerre sous-marine allemande comme légitime et conforme au droit des gens. Que les journaux de Radoslavof (*Narodni Prava*) ou de la légation d'Allemagne (*Kambana*) exultent à la déclaration de la guerre sous-marine absolue (1er février 1917), cela semble assez naturel : mais c'est le *Preporetz* de Malinof qui écrit ces lignes : « La guerre à outrance, qui vient de commencer, sèmera le désarroi dans les plans de l'Entente et la supériorité actuelle de l'Alliance Centrale sur les fronts sera ainsi encore renforcée. » Le *Mir* exalte sans cesse Hindenburg. Le socialiste *Narod* lui-même, qui passe pour ententiste, présente à la jeunesse bulgare en exemple le maréchal allemand (18 avril 1916).

Le contrôle du travail et du marché.

En mars 1917, le gouvernement bulgare institue une dictature dans le ravitaillement militaire et civil, confie ce service à un germanophile notoire, protégé personnel du Kaiser, le général Protoguerof, et à son adjoint, le germanophile Tsankof, professeur à l'Université de Sofia. L' « office d'alimentation », créé selon les méthodes allemandes, aidé financièrement par l'Allemagne, réglemente

la consommation, la vente, l'exportation, et, par l'intermédiaire de la « Centrale d'achats », contrôle toutes les importations, tous les achats sur les territoires bulgares ou récemment conquis. Ainsi, en décembre 1917, une ordonnance de l'Office prescrivit à la « Société austro-hongroise d'achats » la livraison de tous les cocons de soie de 1917 et 1918, aux dates et prix fixés par la « Banque agricole bulgare », simple intermédiaire.

D'autre part, l'Allemagne met la main sur l'industrie : le traité bulgaro-allemand du 17 août 1917 livre aux autorités militaires allemandes, pour la durée de la guerre, l'exploitation des nouvelles mines de charbon (24.000 tonnes de houille par mois). Une fabrique allemande d'aéroplanes est créée à Sofia. Au début de 1918, les Allemands fondent dans la capitale bulgare un musée d'échantillons, où tous leurs produits sont exposés. « Nous sommes, disait Radoslavof au Sobranié (2 janvier 1917), des membres égaux dans l'alliance. Nos militaires travaillent en commun avec leurs camarades alliés. Il n'est donc pas étonnant que vous voyiez, dans nos chemins de fer comme dans nos mines, des militaires allemands et autrichiens. »

Les finances.

L'Allemagne tient les finances de sa vassale. Des banques austro-allemandes s'installent en Bulgarie : la Banque balkanique de Sofia, filiale du

«Wiener Bankverein» porte, en 1917, son capital à 15 millions de levas (francs). Le financier Hadji Kaltchof, l'homme d'affaires du Tsar et un des agents de sa politique personnelle, constitue à Sofia (7 juin 1917) une société pour développer les liens économiques entre la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie.

Qui plus est, le *Preporetz* du 5 septembre 1917 se félicite de ce que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie aient pris « l'engagement de financer nos dépenses de guerre et de convertir les avances consenties par elles en emprunts à long terme ». La presse n'ayant jamais signalé d'emprunts intérieurs, la principale ressource du Trésor bulgare provient des avances faites, soit par les banques des Empires Centraux, soit par ces États eux-mêmes, sur le montant d'emprunts à émettre après la guerre : à la fin de 1916, le total des avances était de 800 millions de levas ; en 1917 la Bulgarie recevait chaque mois 50 millions de levas de l'Allemagne : l'avenir même était engagé.





IV

LA CRISE

(FÉVRIER-SEPTEMBRE 1918)

La Grande Bulgarie de 1916.

AINSI les traditions bulgares depuis Stamboulof, les liens et les sympathies du Tsar Ferdinand, les mesures intellectuelles, économiques et financières prises par l'Allemagne, tout rivait la Bulgarie aux Empires du Centre.

L'aide allemande lui avait permis d'annihiler le danger turc, de rejeter les Serbes hors de Serbie, de mettre les mains sur la vieille Serbie orientale et la Macédoine du Nord, de reprendre aux Grecs Kavalla et Serrès, d'écarter le péril russe et d'écraser les Roumains. Ainsi la Bulgarie a atteint ses buts de guerre, au moins les principaux d'entre eux. Dès le 14 octobre 1916, célébrant le premier anniversaire de l'entrée en guerre de la Bulgarie, les *Narodni Prava*, organe du Président du Conseil, se déclaraient satisfaits : « Au cours de cette année de victoires, la Bulgarie opéra son uni-

fication. Aujourd'hui elle est tout entière, de la mer Noire aux Alpes albanaises et du Danube à la mer Égée. » Les appétits bulgares convoitent encore certes Monastir, Andrinople et Konstantza ; mais dans l'ensemble, ils paraissent repus.

Les facteurs nouveaux de la politique.

C'est justement parce que la Bulgarie a atteint ses buts, que la politique bulgare subit, surtout depuis les traités de Brest-Litovsk (9 février/3 mars) et les préliminaires de Buftea (5 mars), l'influence de nouveaux facteurs. Tant que la Grande Bulgarie se constituait par les victoires de Mackensen, l'opinion se laissait volontiers guider par une presse domestiquée qui l'étourdissait du bruit des armes. Mais l'épouvantail russe est démoli ; l'Allemagne rassemble toutes ses forces, fait flèche de tout bois pour ses offensives occidentales. L'élève sent moins la férule. La guerre se prolonge. Les récoltes sont moissonnées, mais non engrangées encore : il s'agit de mettre en sûreté sa part de butin. Entré dans la maison d'autrui, on ne demande plus qu'à verrouiller les portes et rester chez soi, tranquille. Or les voisins commencent à secouer les barrières : la Roumanie acquiert en Bessarabie une nouvelle force et la Dobroudja n'est pas assurée ; la Turquie, mise en appétit par les conquêtes asiatiques, réclame en Thrace les conquêtes bulgares ; une armée grecque se lève qui est un danger pour l'avenir. Le peuple

qui supportait la gêne, manifeste son mécontentement d'une situation alimentaire qui ne peut être brillante. Dans l'armée enfin la discipline est ébranlée.

Ainsi, par ses victoires mêmes, la politique bulgare semblait évoluer ; des éléments apparaissent au premier plan qui visent à modifier son orientation traditionnelle : la débâcle russe ; les désillusions au sujet de la Dobroudja et de la Thrace ; le départ des troupes allemandes et les velléités pacifiques de l'Autriche ; la situation alimentaire ; le moral de l'armée et du pays.

Dans quelle mesure ces facteurs nouveaux modifièrent-ils la politique bulgare ? Il convient de les examiner tour à tour.

LA DÉBACLE RUSSE

La première révolution russe.

Le danger russe, les « tendances impérialistes du tsarisme » étaient stigmatisés par la presse bulgare. La révolution russe éclate. Elle ne provoque qu'un soulagement : c'est la mise hors de combat d'un ennemi paralysé par les troubles intérieurs. Tous les journaux, y compris ceux de gauche qui se donnaient l'étiquette de russophiles, le *Narod,* organe des socialistes, le *Mir* de Guéchof, n'expriment aucune joie de la révolution en elle-

même. Au Sobranié, le 20 mars 1917, Malinof, chef des démocrates, n'estime point que la politique russe ait changé. « Nous devons tous tenir à ce que nos relations avec nos alliés soient bonnes, *parce qu'il n'y a que cette politique de notre État qui soit possible maintenant* ». Milioukof inspirait autant de méfiance que Sazonof. Le 23 avril 1917, le journal socialiste, le *Rabotnicheski Vestnik,* qualifie la russophilie en Bulgarie de « préjugé politique », met en garde les partis avancés contre leurs sympathies possibles pour la révolution russe, conclut, tout comme les *Narodni Prava*, qu'autocratique ou démocratique, la Russie reste l'ennemie des Bulgares, tant qu'elle maintiendra ses prétentions sur les Détroits, sa protection de la Serbie.

Les perspectives de paix russe.

La paix luit à l'horizon : c'est la seule raison qui fasse applaudir. La Russie, incapable d'efforts, finira par renoncer à ses buts de guerre, par consentir à la paix, par amener la paix générale. La déclaration russe du 10 avril, où le gouvernement provisoire laisse poindre ses désirs de paix, est accueillie avec enthousiasme par toute la presse bulgare. « La Bulgarie, répond le gouvernement de Radoslavof (20 avril), n'a pas déclaré la guerre au peuple russe ; elle la subit pour avoir osé défendre et revendiquer, contre la volonté des tout-puissants de l'ancien régime russe, ses droits politi-

ques et nationaux... » Mais déjà le socialiste *Narod* (21 mai) et même l'internationaliste *Rabotnicheski Vestnik* (3 août) protestent contre la formule russe de la paix « sans annexions ni indemnités ».

La deuxième révolution russe.

La marche victorieuse des Allemands en Russie, la prise de Riga amènent l'effondrement des dernières velléités russophiles. Le Bulgare n'est point sentimental et ne s'attache pas aux vaincus. Le *Preporetz* de Malinof le leur fait comprendre (24 juin). De la révolution maximaliste de novembre on espère encore la paix immédiate : les buts de guerre tsaristes n'existent plus, écrit le *Narod* (24 novembre). Depuis la liquidation de la question de Constantinople, il n'y a plus de conflit possible entre la Russie et les Puissances centrales ; et disparaît aussi toute rivalité économique. La publication des traités secrets, la divulgation des intérêts roumains ou serbes provoquent l'indignation de toute la presse. Celle-ci ne se calme qu'avec la notification officielle de l'armistice que Radoslavof fait au Sobranié le 1er décembre. Les journaux « russophiles » de Guéchof et de Malinof mettent en garde contre une politique conciliante : la Russie devra reconnaître les droits de la Bulgarie, qui sont tous légitimes, dit le *Mir* du 6 décembre ; le 31 décembre, Guéchof lui-même donne cette conclusion ambiguë à un

article qui célèbre la paix entre Slaves : « A la table de la Conférence où se décidera le sort de l'Europe nouvelle, la Bulgarie ne demandera pour elle que l'application du principe de la libre disposition des peuples, qui est le principe de la démocratie triomphante. »

La paix russo-bulgare.

La paix avec l'Oukraine est signée le 9 février 1918, avec la Russie le 3 mars. Sans doute, on note dans les organes de gauche une renaissance de la russophilie. Les Russies ne sont plus dangereuses et ont renoncé au rêve byzantin. Elles ne contesteront plus la Macédoine aux Bulgares. Malinof et Guéchof se réveillent de leur sommeil germanophile, rappellent qu'ils n'ont cessé (!) de prêcher la fraternité slave. Mais que vaut l'aune de cette russophilie ? Elle se mesure à la faiblesse des Russes. Lorsque les armées allemandes ont repris leur marche au cœur de la Russie anarchique (février), le *Preporetz* et le *Mir* sont aussi enchantés de l'expédition que les organes gouvernementaux. « Nous n'avons aucun intérêt à empêcher l'anarchie croissante en Russie, déclarait Radoslavof, au contraire, l'ancien colosse russe en devient plus impuissant, et c'est tant mieux. » Le péril russe est définitivement écarté.

LA DOBROUDJA ET LA THRACE

La vengeance bulgare.

Le traité de Bukarest de 1913 devenu caduc, la paix avec l'Oukraine contraignant la Roumanie à capituler, la Bulgarie est toute à sa vengeance et se précipite à la curée; ce n'est pas seulement la frontière d'avant 1913 qu'elle exige ; l'annexionnisme se donne libre cours et ce sont les journaux de l'opposition, le *Mir* et le *Preporetz*, qui manifestent les plus ardents appétits ; ils réclament la Dobroudja septentrionale qu'en 1878, en échange de la Bessarabie, la Roumanie annexa. Tous les arguments historiques, géographiques, ethnographiques, statistiques, défilent pour démontrer que la Dobroudja est bulgare ; mais il s'agit surtout d'écarter la Roumanie des Balkans, de se venger d'elle.

La Dobroudja.

« Le règlement de la question de la Dobroudja sera la pierre de touche de l'amitié austro-germano-bulgare » (*Mir* du 20 février). L'Allemagne commence en effet à se défier des ambitions bulgares : elle ne désire ni trop agrandir la Bulgarie ni se dessaisir du chemin de fer Tchernavoda-Konstantza et des bouches du Danube. Le leader populiste Todorof proteste, dès le 28 février, contre les possibilités d'une cession de la Dobroudja « à tous les alliés » ; Malinof prend acte des promesses de Radoslavof, au reste très vagues. Lorsque sont

signés les préliminaires de Buftea (5 mars), la presse manifeste son inquiétude des réserves touchant le Danube, Konstantza et le condominium dobroudjien. Mais Radoslavof rassure les esprits (séance du Sobranié du 5 avril) : le traité, affirme-t-il, n'est qu'une « étape vers la solution définitive de la question », la réunion de la Dobroudja entière. La paix définitive de Bukarest (7 mai) ne la sanctionne au reste pas.

La Bessarabie.

Cependant la politique allemande permet l'union de la Bessarabie à la Roumanie, autre sujet de malaise. Le *Preporetz* revendique l'autonomie pour les Bulgares d'au delà du Pruth, qu'il évalue à 300.000; Radoslavof estime nécessaires des frontières communes entre la Bulgarie et l'Oukraine ; le *Mir* incite les Oukrainiens à protester. Mais tout le dépit bulgare se déchaîne contre les Roumains ; la presse, obéissant aux suggestions gouvernementales, ménage l'Allemagne. Une interview rassurante de von Kuhlmann tente d'endormir les esprits (10 mai). Les journaux de juin insistent sur la nécessité de l'alliance, de l'aide allemande : seul cet appui continuera à assurer l'hégémonie bulgare des Balkans.

La Thrace orientale.

En revanche, les dangers russe et roumain évanouis, la vieille hostilité contre la Turquie se réveille. Au nom de l'équilibre balkanique, la Turquie veut reprendre la vallée de la Maritza et le

chemin de fer d'Andrinople à Dédéagatch. Les déclarations ambiguës du comte Hertling, le 25 février au Reichstag, donnent l'impression que dans le conflit l'Allemagne prendra parti pour les Turcs. Mais toutes les récriminations sont déviées contre l'allié du Sud : le *Mir* invoque les dépouilles russes que l'empire ottoman s'attribue à Brest-Litovsk; le *Preporetz* se contente de rappeler à l'Allemagne la convention turco-bulgare de 1915; la diversion de la Bulgarie en Macédoine a sauvé la Turquie aux Dardanelles. « Ne sont-ce pas les baïonnettes bulgares de la Tcherna au Vardar et sur la Strouma qui permettent aux maîtres de Constantinople de poursuivre une politique d'expansion au Caucase ?... » (*Preporetz* du 12 avril.) L'alliance allemande n'est mise en cause ni dans le journal de Malinof ni dans celui de Guéchof : le *Mir* du 18 avril fait appel à l'arbitrage de l'Allemagne « colonne vertébrale de la Quadruple Alliance ».

Même pour la presse bulgare inspirée et mégalomane, que sont ces rectifications de frontières au Nord et au Sud, eu égard aux conquêtes sur la Serbie et la Grèce? Celles-ci restent les ennemies.

LES DÉFAILLANCES DES ALLIÉS

Les victoires mêmes de l'Allemagne contribuaient à troubler l'alliance ; pourtant la Bulgarie était sinon prisonnière, du moins singulièrement gênée par la présence de nombreux Allemands et par les complicités autrichiennes. Or l'offensive allemande sur le front occidental, l'offensive pacifique de l'Autriche lui enlèvent ses deux étais ou ses deux gardiens.

Le retrait des troupes allemandes.

Le 15 janvier 1918, il y avait sur le front de Macédoine, mêlés intimement à l'armée bulgare, 19 bataillons allemands : 3 régiments entiers, 8 bataillons de chasseurs, 1 bataillon de tirailleurs de la garde, des compagnies cyclistes et de cavalerie démontée. Le 15 juin, il ne reste plus en ligne que 2 bataillons allemands. Le front français prend aussi de l'artillerie allemande de Macédoine. Et dans les services de l'arrière des Bulgares remplacent les Allemands.

Le commandement allemand prétend pourtant maintenir son autorité dans les secteurs difficiles, là même où il ne possède plus en propre un seul bataillon allemand. Il semble que, tout en retirant largement les troupes, quoique confiant dans le bon état matériel de l'armée bulgare, on ait conservé l'ossature allemande (61e et 62e corps, XIe armée).

D'autre part, des indices de lassitude font craindre aux Bulgares que leurs voisins d'Autriche ne désirent la paix, une paix qui vis-à-vis de la Serbie ne serait pas intransigeante. Le discours de Czernin du 2 avril — l'Autriche-Hongrie se réconcilierait volontiers avec les Serbes — ne satisfait point la presse sofiote. L'inquiétude grandit encore quand est publiée la lettre de Charles I[er] au prince Sixte, qui révélait la modération de l'empereur d'Autriche envers une Serbie rétablie dans sa souveraineté, assurée d'un débouché sur l'Adriatique. Ainsi, la Serbie n'était pas étranglée à jamais. A la dernière heure, le complice manifeste sa mollesse. On lui fait savoir que les Yougoslaves rencontrent en Bulgarie de plus irréductibles adversaires qu'à Vienne. « Les Bulgares, dit l'officieux *Écho de Bulgarie* du 19 avril, ont des comptes compliqués à régler avec les Serbes. L'Autriche-Hongrie a reconnu le bien-fondé de ces réclamations en reconnaissant à son allié balkanique les droits et les territoires qui doivent lui revenir. » **L'offensive pacifique autrichienne.**

Enfin l'Allemagne a l'air de se désintéresser de la Grèce : voici que la Grèce renaît, que l'armée grecque réapparaît sur le front de Macédoine. Autre sujet d'inquiétude. On soupçonne les empires centraux de rester impassibles à ce réveil hellénique à cause des intrigues de Constantin. **La Grèce.**

L'organe de l'État-Major, le *Voenni Izvestia*, ne cesse de s'élever contre cette politique équivoque dont la Grèce tirera profit aussi bien dans le cas d'une victoire de l'Entente que dans celui d'une victoire de la Quadruplice (8 mars 1918). Les journaux dénoncent le panhellénisme et les visées de Vénizélos, la menace sur Constantinople de l'éternel rival, l'Hellène.

LA VIE MATÉRIELLE

Les témoignages.

La Bulgarie est gênée. Quelle est l'étendue de cette gêne ?

Prisonniers et déserteurs se sont plaints avec effusion. Un soldat se trouve rarement satisfait de la nourriture. Un déserteur — et ils furent nombreux durant la campagne 1915-1918 — pense trouver une excuse à sa trahison dans des motifs simples : la famine, le mécontentement politique.

D'autre part, la presse bulgare n'avait aucune liberté : censure préventive, blancs interdits, journaux d'opposition ou mis dans l'impossibilité de paraître ou contraints de publier des articles officieux ; débats parlementaires reproduits sous une forme des plus concises, laissant de côté les arguments des orateurs. Durant le ministère de Radoslavof, les journaux dits de l'opposition, « rus-

sophiles » comme le *Mir* ou le *Preporetz*, ou « socialistes » comme le *Narod* et le *Rabotnicheski Vestnik* ne contredisent en rien l'optimisme gouvernemental. A ces témoignages on ne peut donc qu'ajouter une créance prudente ; on les peut contrôler par la presse économique allemande comme la *Wirtschaftszeitung der Zentralmächte* qui étudia de près les questions d'alimentation bulgares.

Les plaintes.

Les Bulgares, venus en Suisse, apportent les doléances coutumières de la vie chère durant la guerre, le manque de pain, la misère (à Haskovo, à Lulé-Bourgas). Les villages souffrirent sans aucun doute : en avril 1918, à Sofia, des femmes saccagent les dépôts d'approvisionnement ; les enfants mendient le pain ; en mai, à Sliven, à Stara Zagora, le peuple lapida les magasins municipaux, maltraita les autorités aux cris : « Du pain et la paix » ; à la même époque, manifestations à Philippopoli, à Tirnovo. Le directeur de l'Office d'alimentation, le général Protoguerof, est même contraint de démissionner : on l'accuse de faiblesse vis-à-vis de l'Allemagne qui s'était engagée à livrer 100.000 tonnes de blé roumain et n'a pas tenu sa promesse. La situation est donc délicate : malgré les discours de Radoslavof, les difficultés, certaines, ont soulevé une vague de découragement contre laquelle le président du conseil s'élève (discours du 2 mars au Sobranié).

La récolte. Cependant les chiffres de la récolte prouvent que la situation agricole fut, en 1917, meilleure qu'en 1916. Les mesures prises, comme la création de l'Office d'alimentation et de sa Centrale d'achats, l'extension des cultures, l'introduction du machinisme, y contribuèrent grandement. Fait capital, la surface ensemencée en 1917 a été sensiblement égale à celle du temps de paix; la récolte de pommes de terre en 1917 fut de 50 % supérieure à celle de 1916. La récolte du riz de 1918 est très bonne, celle du blé donne 1.000 à 1.500 kilogrammes par hectare, celle de l'orge 2.000 kilogrammes, celle du tabac 100.000 tonnes au total.

Les prix. Les prix baissent : en février 1918, le kilogramme taxé passe :

Pour la farine	de froment	de 80 à 73	stotinski (centimes)
—	de seigle	de 70 à 60	—
—	de maïs	de 60 à 50	—
—	d'orge	de 72 à 64	—
—	de millet	de 67 à 60	—

En mars, le pain se vendait 0 l. 80 (leva = franc) le kilogramme aux gens aisés et 0 l. 65 aux pauvres (tarif de la commission locale de Sofia); en mai, les prix sont de 0 l. 70 pour les personnes aisées et de 0 l. 45 pour les pauvres.

Les œufs se paient de 0 l. 40 à 0 l. 50 pièce, le lait de 1 l. 20 à 1 l. 50 le litre, les haricots 2 l. 60 le kilogramme, les piments de 1 leva à 1 l. 50 le

kilogramme. La viande qui valait en moyenne 7 levas le kilogramme ne se vend plus que de 3 l. 50 à 4 levas le kilogramme.

Les rations.

Enfin le taux des rations qui augmente durant le premier semestre 1917, reste sensiblement le même de mai 1917 à mai 1918 :

PAR TÊTE ET PAR JOUR		Mai 1917	Juillet 1917	Décembre 1917	Mai 1918
		gr.	gr.	gr.	gr.
Ouvriers agricoles et industriels	grain panifiable. .	800	900	800	800
	farine.	650	700	600	?
Autres consommateurs	grain panifiable. .	500	550	?	500
	farine.	420	500	?	500

Ceux qui fabriquent leur pain eux-mêmes, soit la majorité des paysans, ont droit à 200 kilogrammes (ou 160 kilogrammes de farine) par tête pour la période du 1er août 1917 au 1er août 1918. La ration de viande passe de 600 grammes à 1 kilogramme par semaine entre le 10 décembre 1917 et le 10 avril 1918 : cette ration est perçue en quatre fois (il y a trois jours sans viande).

Les dépôts en banques.

Le paysan bulgare a donc du pain, peu de viande (mais il en a toujours peu mangé) et abon-

dance de légumes ; d'autre part, il vend sa récolte et son cheptel. Il faut croire qu'il les vend à bons prix (aux comités que l'Office d'alimentation a institués dans chaque ville), puisque, fait sans précédent, il épargne. Les dépôts des banques de Bulgarie ont passé de 40 millions en 1913 à 80 millions en 1918, et leurs dividendes atteignent 25 °/₀ ; or ces dépôts proviennent surtout des paysans.

Le développement industriel.

Les ouvriers des villes ont trouvé un gagne-pain dans la croissance de l'industrie bulgare, qui s'est, dans une certaine mesure, libérée de la fabrication allemande ; l'Allemagne n'arrivant plus à livrer les uniformes nécessaires à l'armée, le gouvernement bulgare a créé des fabriques de lainages à Gabrovo et Sliven, des tanneries à Tirnovo et Rouchtchouk (fin 1917). Pourtant le manque de charbon semble rendre pour le moins cette extension difficile : le déficit entre la consommation (90.000 tonnes) et la production de la houille (69.000 tonnes), 21.000 tonnes, peut être comblé, soit par les importations allemandes, presque impossibles, soit par l'ouverture de nouvelles mines : c'est ce que le traité germano-bulgare du 17 août 1917 a prévu.

Depuis, bien des Bulgares ont affirmé que, dans cette année critique, ils n'ont manqué de rien, sauf de chaussures et de vêtements. La perception

des impôts directs procure au Trésor 9 millions de levas en septembre 1918 contre 7 millions et demi en septembre 1917.

LE MORAL

Désertions et mutineries.

Le moral de l'armée bulgare a toujours été très bas. Dans aucune armée les désertions n'ont été si nombreuses ni si fréquentes : 3.700 « déserteurs » du 1er janvier 1916 au 30 juin 1918 (dont 2.000 en 1916). Les conquêtes faites, la Russie écartée, la vengeance tirée de la Serbie et de la Roumanie, la lassitude se manifeste avec ampleur : 268 déserteurs en mars, avril et mai 1918, 210 en juin, dont 2 officiers de la Ve Division bulgare qui passait jadis pour une des meilleures. Les mutineries sont fréquentes et à tous les endroits du front, au 14e (à Petritch), au 21e (au Dobropolié), au 27e (dans la boucle de la Tcherna), au 34e (à l'Ouest de Doïran), au 80e (au Vetrenik). Les soldats du 19e apposent dans les tranchées des placards : « Le premier qui marchera à l'attaque sera fusillé » (mai 1918); les hommes du 36e refusent de monter à l'assaut, et à Resna arrosent de grenades les maisons des officiers (mai). Les régiments de la IVe Division instituent de véritables Soviets : le 10 juin, des représentants des 7e, 31e, 47e et 48e tiennent des conseils, pro-

posent d'abandonner les tranchées, d'envoyer aux Français des parlementaires.

Moral de l'intérieur.

Quelle fut la répercussion de ces troubles sur le moral du pays? Ni les prisonniers à l'affût d'excuses ni les journaux domestiqués ne peuvent fournir à ce sujet de réponses et presque toutes nos sources sont sujettes à suspicion. Il n'est pas douteux néanmoins qu'il y ait dans le pays une gêne, que ce malaise rejaillit sur les relations avec l'Allemagne. Dans quelle mesure rejaillit-il? Dans la mesure de la faiblesse allemande.

Le réalisme bulgare.

Le Bulgare, paysan, a une mentalité simple, pratique. « Un grand homme d'État bulgare — écrit de Sofia le correspondant de la *Vossische Zeitung* (7 janvier 1917) — en faisant une comparaison entre Vienne et Petrograd, s'est exprimé ainsi : « Pour nous la bonne tante est celle qui nous donne le plus grand gâteau. » Le Bulgare ne s'embarrasse pas de sentiments. Une seule idée fixe : la Grande Bulgarie. Peu importent les moyens : l'amitié russe à San-Stefano, la force allemande à Bukarest. Le journal de Malinof, le *Preporetz*, écrit sous le titre de « Væ Victis » (24 avril 1917) : « Tous les moyens sont justifiés, pourvu que nous ne soyons pas vaincus. »

Le Bulgare ne connaît, ne respecte que la force. Les journaux des deux dernières années ne

célèbrent qu'elle. « Vive la poigne sacrée! » crie dans le *Mir* du 15 février 1916 le grand poète bulgare Vazof et cet organe « russophile » ne cesse de publier les vers de Vazof qui parodie la « Marseillaise », insulte la France, réclame des « progroms » contre les Roumains, exalte la justice de Dieu qui s'appesantit sur la Serbie, « la Sodome slave », injurie « Caïn », « Macbeth », le vieux roi Pierre errant.

L'alliance allemande n'est pas ébranlée.

Les « Prussiens des Balkans » sont des admirateurs nés de la force germanique. L'alliance allemande, c'est « la paix riche », a dit le général Jostof dans une interview au *Berliner Tageblatt* le 27 avril 1916. Les plus « russophiles » l'avouent. Le 12 avril 1916, le *Mir* de Guéchof proteste contre « l'affirmation qu'après la guerre, lorsque sera rétablie la paix stable, la paix indispensable, nous ne pourrons pas demeurer amis ou alliés de l'Allemagne sans être à couteaux tirés avec la Russie... Une multitude d'amis n'est jamais un malheur pour un peuple ». Ces mots sont à rapprocher de la déclaration que fait Malinof lorsqu'il prend le gouvernement : « Le nouveau président du conseil, dit le radiotélégramme Nauen du 24 juin 1918, a reçu le représentant de l'agence Wolff et lui a déclaré que le changement de ministère n'est dû qu'à des difficultés de politique intérieure, et qu'au point de vue de la politique exté-

rieure, il était satisfait de l'héritage accepté. » Malinof s'est exprimé dans le même sens au représentant de la *Deutsche Balkan Zeitung* de Sofia et lui a parlé de « la communauté d'intérêts avec les Puissances centrales ».

La chute de Radoslavof.

« Nos buts de guerre — déclarait Radoslavof à la tribune du Sobranié, le 30 janvier 1918 — sont l'unification de la Bulgarie dans ses frontières ethnographiques : la Bulgarie, si elle se bat avec succès veut avoir, dans ses nouvelles frontières, la Macédoine, le pays de la Morava et la Dobroudja. *Ces frontières englobent tout ce que nous voulons.* »

Les conquêtes sont faites. Reste la sanction des traités. La Russie impuissante est hors de cause; la Roumanie vaincue accepte tout; la Turquie seule renâcle : elle s'appuie sur l'Allemagne aussi. Il s'agit de faire pencher le fléau allemand du côté du plateau bulgare. Les circonstances sont favorables. L'armée allemande est loin : l'on peut donc hausser le ton. La lassitude trouble l'armée et la gêne fait gémir le peuple : on peut jouer de ces menaces. Le chantage ne répugne ni à Ferdinand ni à ses sujets. Radoslavof quitte la scène de Sofia pour les coulisses de Berlin : le « russophile » Malinof remonte sur le théâtre (19 juin).

La réponse de Berlin ne se fait pas attendre : le 21 juin, au Reichstag, von Kuhlmann reconnaît

que la Dobroudja est « liée à la Bulgarie par des liens historiques et nationaux ».

L'alliance contre les Serbes et les Roumains.

Quant à l'alliance autrichienne, elle a écarté la Russie, protectrice gênante, elle a réduit à merci les deux voisins, les deux ennemis des Bulgares, le Serbe et le Roumain : c'est, à propos de la visite de l'empereur Charles à Sofia (mai 1918), la remarque de tous les journaux bulgares, y compris le *Preporetz*, organe de Malinof. Ni la haine des Roumains ni la haine des Serbes ne sont éteintes.

Le dernier danger: La Grèce.

Cependant, un autre ennemi, qui s'effaçait, a surgi, a crû même. La résurrection du patriotisme hellénique, le succès de la mobilisation, l'apparition sur le front macédonien d'une armée grecque reconstituée, déjà forte de neuf divisions, inquiètent l'opinion publique bulgare : le *Preporetz* (18 avril) oppose la Grande Grèce à la Grande Bulgarie, et les vues des Vénizélistes sur Byzance lui rappellent la politique de Milioukof, des patriotes russes disparus. Excitant le sentiment populaire, montrant les conquêtes menacées, la Macédoine, la Thrace incomplètement sauvegardées encore des ambitions voisines, la presse tient le peuple en alerte : devant une menace nationale, les défaillances s'effaceront, les partis s'uniront comme en octobre 1915. Le réalisme bulgare ne se contente pas de conférences; la mégalomanie bulgare ne se satisfait pas de cotes

mal taillées. Et l'Entente ne songe ni à trahir la cause serbe, ni à abandonner la Grèce renaissante.

Caractère de la crise.

Ainsi durant l'été 1918, la Bulgarie subit une crise de lassitude et de gêne. Les événements du dehors lui laissant les coudées plus franches, la vassale devient une alliée, difficile, exigeante, déviant sur quelques personnes le mécontentement populaire, s'exerçant une fois de plus au chantage. Les rapports avec l'Allemagne changent de caractère, mais les liens de ce mariage de raison ne sont pas rompus encore. Ni le Tsar ni Malinof, ni l'Etat-major ni le peuple ne renoncent à leurs appétits, ne désavouent leurs complices : à propos de l'entrevue du Tsar et du Kaiser à Nauheim le 31 août 1918, la presse de Sofia célèbre toujours l'alliance indissoluble et se réjouit de la place éminente qu'y possède la Bulgarie ; le 4 septembre encore, l'*Echo de Bulgarie*, donnant une interview d'Hindenburg, exalte la force allemande invincible. Le Bulgare ne connaît, ne reconnaît que la force : il a toute confiance dans ses alliés comme dans sa propre armée invaincue.

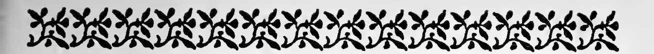
L'offensive alliée de Macédoine.

Mais le grand effort allemand se brise devant les tranchées de France, et depuis la mi-juillet l'Allié stoppe, puis recule. En Orient la clairvoyance des chefs a préparé pour le moment propice l'attaque de la Bulgarie isolée : le 15 septembre, Serbes et Français se jettent sur les

forteresses montagneuses de la frontière serbe, d'où l'armée bulgare barre ses conquêtes, s'entêtent durant un jour entier à désespérer la ténacité des défenseurs, enlèvent les cimes du Sokol, percent le front, courent au Vardar, et là, coupant en deux l'armée ennemie, contraignent la gauche à refluer en Bulgarie en désordre, et la droite — la XI[e] armée allemande — à capituler (29 septembre).

Vaincus eux-mêmes, les Bulgares lâchent l'Allemagne vaincue. Nous fûmes « fidèles jusqu'à la fin », conclut le *Narod*, et, tirant lui-même la moralité bulgare de cette histoire européenne : nos Alliés, ajoute-t-il, n'ont certainement pas eu la naïveté de croire que cette « fin » pût être celle de la Bulgarie.





V

L'ÉPILOGUE

L'ALLEMAGNE a fait banqueroute. Que l'on se hâte de se mettre d'accord avec les Alliés. C'est le mot d'ordre nouveau. La Bulgarie se retrouve dans la situation de 1915 et elle attend de la diplomatie de l'Entente le renouvellement des offres anciennes. « Nous sommes convaincus, affirme Malinof dans une interview que reproduit la *Zaria* du 20 octobre, que l'Entente comprendra la situation dans laquelle nous étions en 1915 lorsque nous nous sommes résolus à faire alliance avec les puissances centrales, et nous espérons qu'elle saura, je ne dis pas nous pardonner, le mot serait trop fort, mais nous excuser », et le *Preporetz* du 23 avoue avec candeur que la Bulgarie est entrée en guerre, non par haine de l'Entente, mais pour le seul désir d'agrandir son territoire. **La contrition.**

Afin d'amadouer l'Entente, les dirigeants, trop compromis par l'alliance germanique, disparaissent. Déjà, dans les derniers jours de sep-

tembre, les émeutiers de Radomir — des déserteurs qui réclamaient la paix et marchaient sur Sofia — avaient proclamé la République. Le gouvernement de Malinof se sert des Allemands pour mater les mutins, s'empresse de signer l'armistice et fait partir Ferdinand (3 octobre). Radoslavof s'enfuit sous l'uniforme d'officier allemand (6 octobre). « Il s'agit, dit Malinof dans sa déclaration ministérielle qui suit le remaniement de son cabinet, de se tirer avec honneur de la situation présente. » Le personnel politique change. Nous redevenons « neutres », proclame le Bulgare : de mauvais guides nous ont fourvoyés.

« La Macédoine par la paix. »

Les buts n'ont pas varié. Seuls les moyens diffèrent. Les Bulgares renoncent à l'Allemagne, à leurs chefs germanophiles, à la force qui a fait faillite. Ils ne se délestent point de leurs ambitions. « L'Allemand lui ayant manqué de parole, la Bulgarie s'en remet aux puissances de l'Entente qui défendent elles-mêmes le principe des nationalités. » Les feuilles de Sofia d'octobre ne font que variations sur ce thème : « La Macédoine par la paix. » On n'invoque plus la « poigne sacrée ». On ne crie plus : « Væ victis. » On exhume des cartes ethnographiques, on cultive l'idée d'un rapprochement serbo-bulgare : le *Narod* la développe, le *Mir*, l'*Echo de Bulgarie*, le *Preporetz* font chorus. On invite les Grecs à regarder vers l'Asie Mineure, les

Serbes vers le Nord-Ouest, la Roumanie en Transylvanie. Tous les journaux se révèlent ententophiles. Et surtout on fait des avances aux États-Unis, on fait appel à l'équité du président Wilson, on met toutes les espérances dans l'assistance de M. Murphy, le chargé d'affaires américain à Sofia.

Les ministères Theodorof.

Néanmoins l'Entente prétend faire exécuter les clauses de l'armistice, demande l'évacuation de la Dobroudja. Malinof descend de la scène à son tour (29 novembre). Le ministère Theodorof, où dominent socialistes modérés et « agrariens », se présente comme un gouvernement de gauche, persona grata auprès des Alliés : les traditions de quarante années, énonce-t-il, ont attaché la Bulgarie aux démocraties occidentales; seule « la volonté de quelques-uns » les rompirent en 1915. Il se vante d'obtenir de la Conférence de la paix des récompenses pour « les sacrifices consentis par le peuple bulgare » : « la paix du droit et de la justice » ne peut amener la « punition » de la Bulgarie. Le 2e ministère Theodorof (7 mai) se flatte encore, dans sa déclaration, de la « confiance » et des « dispositions amicales » des grandes puissances de Paris.

L'assurance contre la Serbie et la Grèce.

Le cabinet cependant ne cesse point d'être annexionniste. Le ministre de la guerre, Liaptchef, négociateur de la convention du 29 septembre, exalte l'impérialisme bulgare dans ses proclama-

tions aux officiers. Même les journaux socialistes, le *Narod* modéré, le *Rabotnicheski Vestnik* bolcheviste, n'oublient dans leurs revendications ni la Dobroudja ni la Morava, ni la Macédoine ni la Thrace. Tout au plus ce dernier préconise-t-il une république balkanique, dont la Bulgarie prendrait la tête. Si l'on feint publiquement d'applaudir les succès des Serbes, qui peuvent trouver, espère-t-on, dans une extension vers le Nord une occasion d'abandonner la Macédoine, on prépare contre eux une nouvelle alliance. La 35e division italienne, qui s'installe en Bulgarie occidentale, est accueillie en amie : officiers bulgares et officiers italiens festinent; l'intendance italienne ravitaille le pays occupé; une société italo-bulgare se fonde qui, sous une étiquette commerciale, poursuit le rapprochement intellectuel et cache mal ses fins politiques. Déjà c'est au représentant de l'Italie à Sofia que les Bulgares adressent leurs plaintes contre les troupes grecques ou serbes.

La résurrection des comités.

La paix enfin ramène les anciennes méthodes, celles d'avant 1915. De Bulgarie partent des informations sur les comitadjis qui auraient fait leur réapparition en Macédoine : un comité macédo-bulgare, reconstitué à Sofia, envoie des émissaires armés en Thrace grecque, en Macédoine serbe; il cherche à provoquer des insurrections, à attirer de cette manière l'attention du congrès de Paris.

N'est-ce point la méthode qui fit impression sur les diplomates réunis en 1876 à Constantinople, en 1878 à Berlin ? On suggère à l'Entente trois solutions possibles, rattachement de la Macédoine à la Bulgarie, autonomie sous la tutelle bulgare, indépendance, en tout cas exclusion des Grecs et des Serbes. La même propagande se répand dans la Dobroudja roumaine, où les agitateurs, qui s'affirment bolchevistes et germanophiles, sont d'anciens comitadjis macédoniens à la solde de Sofia (mai 1919).

Dans l'abondante littérature française dont les Bulgares ont inondé le Paris de la Conférence, l'action des comités est représentée comme une insurrection spontanée de pays qui veulent être bulgares. Ainsi l'occupation bulgare, donnant satisfaction aux vœux des populations, devait-elle faire disparaître les comités de Macédoine. Et certes, durant trois ans, les Bulgares n'en parlèrent plus.

Les comités de 1915 à 1918.

Cependant les témoignages recueillis depuis la reconquête serbe montrent de 1915 à 1918 ces comitadjis aux bonnes places, obéissant aux ordres du « comité central » de Sofia, se substituant aux autorités locales, accaparant les fonctions de police, profitant de leurs pouvoirs pour piller ou extorquer de l'argent. Le *Rapport de la Commission interalliée*, qui relate ces violences,

ajoute que les comités révolutionnaires « fonctionnaient parallèlement aux autorités et étaient tolérés par celles-ci dans la mesure la plus large et la plus bienveillante[1] ». Le gouvernement bulgare estime parfois lui-même que ces procédés lui aliènent la population macédonienne[2]. Au surplus il invite à maquiller la Macédoine, en camouflant les peintures des églises, en organisant des manifestations de loyalisme bulgare devant les représentants de la presse allemande, en brûlant les villages qui donneraient « abri ou nourriture à un seul des comitadjis serbes », en interdisant la correspondance en langue serbe[3], sans compter les déportations, les internements et les meurtres[4]. « Dans l'œuvre difficile de l'extermination du serbisme, lit-on dans un rapport de l'inspection militaire de

---

(1) *Documents relatifs aux violations des conventions de la Haye et du droit international en général, commises de 1915-1918 par les Bulgares en Serbie occupée.* T. I, Paris, 1919. — I. Rapport de la Commission interalliée sur les violations..., p. 4.

(2) *Ibid.,* II. *Documents,* n° 69 (2 juillet 1917).

(3) *Ibid.,* n°s 70 (5 juin 1917), 76 (3 novembre 1917), 78, 81 (28 février 1918).

(4) Il suffit de retenir l'aveu des autorités bulgares dans la brochure du Ministère des Affaires étrangères et des Cultes : *La vérité sur les accusations contre la Bulgarie,* Sofia, 1919, pp. 35-38.

la Morava, nous devons utiliser tous les moyens, si petits qu'ils soient [1]. »

Aujourd'hui le ministre bulgare des affaires étrangères et des cultes invoque le pardon des offenses qu'a pratiqué, affirme-t-il, ce même chef de l'inspection de la Morava [2], et, s'adressant à la Conférence, un autre membre du cabinet Theodorof exprime l'espoir que la paix balkanique ne sera point fondée « sur la base fragile de la Force, qui est passagère, mais sur les assises solides du Droit, qui est immuable [3] ». **La conversion.**

Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
Mais tournez-vous, de grâce : et l'on vous répondra.

---

(1) *Documents...*, n° 83 (29 mai 1918), § IX.

(2) Ministère des Affaires étrangères et des Cultes : *La vérité sur les accusations contre la Bulgarie*, pp. 50-51.

(3) SAKAZOF, ministre du Commerce, de l'Industrie et du Travail de Bulgarie : *Mémoire relatif à la question bulgare*, Berne, 1919, p. 6.





TABLE



Extrait du catalogue

EUGÈNE PITTARD. — **La Roumanie** (*Valachie-Moldavie-Dobroudja*). Un vol. in-8. Prix. . . . . 9 »

D. DRAGHICESCO. — **Les Roumains** (*Transylvanie-Bucovine-Banat*). Une carte. Un vol. in-16 Bossard. Prix 3.90

P.-N. MILIOUKOV. — **Le Mouvement intellectuel russe.** 4 portraits hors texte. Un vol. grand in-8. Prix. 12 »

AUGUSTE BOPPE. — **A la suite du Gouvernement Serbe.** De Nich à Corfou. Une carte hors-texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix . . . . 3 »

EUGÈNE GASCOIN. — **Les Victoires Serbes de 1916.** 20 photographies, une carte hors texte. Un vol. in-8. Prix. 4.80

A. CHABOSEAU. — **Les Serbes, Croates et Slovènes.** Un vol. in-16 Bossard. Prix 1.80

A. CHABOSEAU. — **Les Serbes et leur Épopée nationale.** Préface de M. MILENKO R. VESNITCH, Ministre plénipotentiaire du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, Membre de l'Institut de France. Prix. 3 »

AUGUSTE GAUVAIN. — **La Question Yougoslave.** Une carte hors texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix. . . 2.40

FRANO CVIÉTISA. — **Les Yougoslaves.** Deux cartes hors texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix. 3.60

AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Affaire Grecque.** Un vol. in-16 Bossard. Prix . . . . 3 »

LÉON MACCAS. — **Constantin Ier, roi des Hellènes.** Un vol. in-16 Bossard. Prix 1.50

CHARLES FRÉGIER. — **Les Étapes de la Crise Grecque.** Un vol. in-16 Bossard. Prix. 3.90

JULES CHOPIN (*alias* JULES PICHON). — **L'Unité de la Politique Italienne**. Une carte hors texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix 2.70

LOUIS HAUTECŒUR. — **L'Italie sous le Ministère Orlando. 1917-1919**. Un vol. in-8. Prix 7.50

STEPHEN OSUZKY et JULES CHOPIN. — **Magyars et Pangermanistes**. Deux cartes hors texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix 3.60

JULES CHOPIN. — **Le Complot de Sarajévo**. Une carte. Un vol. in-16. Prix 2.40

BERTRAND BAREILLES. — **Constantinople**. — SES CITÉS FRANQUES ET LEVANTINES (*Péra-Galata-Banlieue*). 34 illustrations; un plan de la ville. Un vol. in-8. Prix. 9 »

BERTRAND BAREILLES. — **Le Rapport Secret de Carathéodory Pacha, premier plénipotentiaire ottoman, sur le Congrès de Berlin, adressé à la S. Porte**. Un vol. in-16 Bossard. Prix 3.90

JULES CHOPIN (*alias* JULES PICHON). — **L'Autriche-Hongrie « brillant second »**. Un vol. in-8. Prix. 5 »

JULES CHOPIN. — **Le Complot de Sarajévo**. Une carte. Un vol. in-16. Prix. 2.40

P. BERTRAND. — **L'Autriche a voulu la Grande Guerre**. Un vol. in-8. Prix. 7.50

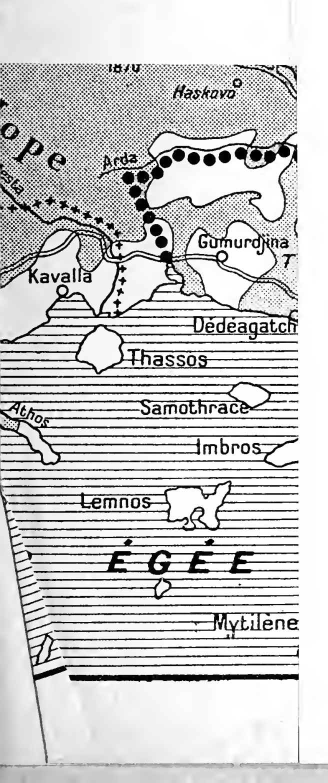
GAETANO SALVEMINI. — **Delenda Austria**. Un vol. in-16. Bossard. Prix. 1.20

AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Encerclement de l'Allemagne**. Un vol. in-16 Bossard. Prix. . . . . 3 »

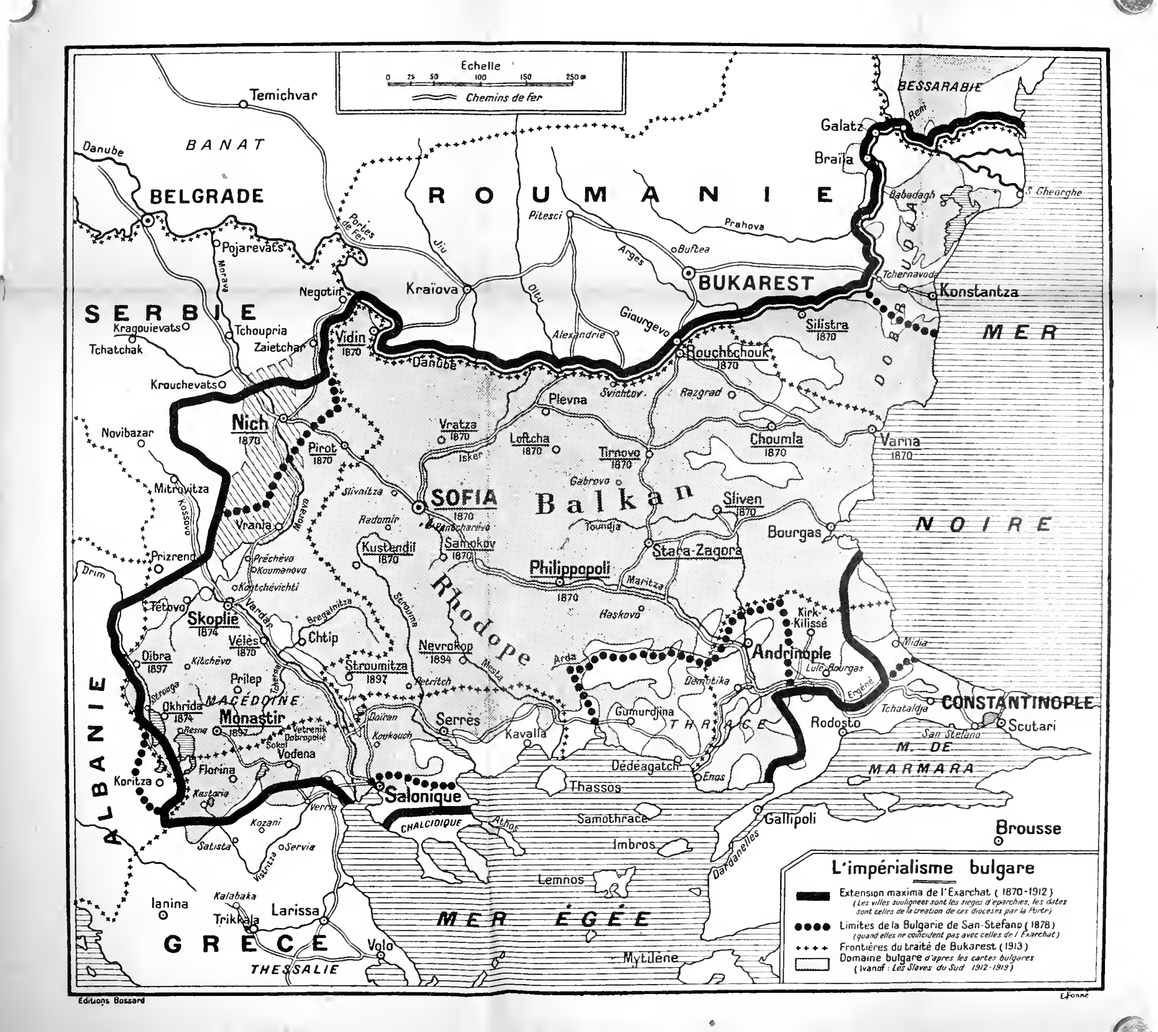
V. DÉDÉCEK. — **La Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques**. — Préface de M. Jules CHOPIN. Une carte hors texte. Un vol. in-16 Bossard. Prix 3.90

FERNAND ROCHES. — **Manuel des Origines de la Guerre**. — *Causes lointaines*. — *Cause immédiate*. Préface de M. A. DE LAPRADELLE, professeur de Droit des Gens à la Faculté de Droit de Paris. Avec un tableau synoptique en deux encres et un index des noms propres (Ouvrage complet à la date du 1er mai 1919, 500 pages). Prix. 6.60

P. MERSCH, L. SEITZ & Cie, imp., 17, villa d'Alésia, PARIS-14e. — 24.785.



Haskova
Arda
Gumurdjina
Kavalla
Dédéagatch
Thassos
Samothrace
Athos
Imbros
Lemnos
ÉGÉE
Mytilène


Echelle
0 25 50 100 150 250
Chemins de fer
Temichvar
BANAT
Danube
BELGRADE
ROUMANIE
BESSARABIE
Galatz
Reni
Braïla
Babadagh
S. Gheorghe
Pitesci
Prahova
Portes de Fer
Pojarevats
Morava
Jiu
Argeș
Buftea
BUKAREST
Tchernavoda
Konstantza
Negotin
Kraïova
Oltu
Giourgevo
Alexandrie
SERBIE
Kragouievats
Tchoupria
Tchatchak
Zaietchar
Vidin 1870
Danube
Silistra 1870
Roustchouk 1870
MER
Krouchevats
Plevna
Svichtov
Razgrad
Novibazar
Nich 1870
Pirot 1870
Vratza 1870
Loftcha 1870
Tirnovo 1870
Choumla 1870
Varna 1870
Isker
Gabrovo
Mitrovitza
Kossovo
Slivnitza
SOFIA 1870
Balkan
Sliven 1870
NOIRE
Vrania
Morava
Radomir
Toundja
Bourgas
Samokov 1870
Prizrend
Kustendil 1870
Stara-Zagora
Drim
Préchévo
Koumanovo
Philippopoli 1870
Maritza
Kotchévichti
Rhodope
Tetovo
Skoplie 1874
Vardar
Bregalnitza
Strouma
Haskovo
Kirk-Kilissé
Vélès 1870
Chtip
Nevrokop 1894
Andrinople
Midia
Dibra 1897
Kitchévo
Strumitza 1897
Arda
Lule Bourgas
Prilep
Tcherna
Petritch
Mesta
Demotika
Ergène
Strouga
MACÉDOINE
Okhrida 1874
Monastir 1897
Doïran
Serrès
Gumurdjina
THRACE
Tchataldja
CONSTANTINOPLE
Resna
Vetrenik
Dobropolié
Sokol
Koukouch
Kavalla
Rodosto
Scutari
ALBANIE
Vodena
San Stefano
M. DE MARMARA
Florina
Dédéagatch
Koritza
Kastoria
Salonique
Thassos
Enos
Verria
CHALCIDIQUE
Athos
Samothrace
Gallipoli
Kozani
Brousse
Satista
Servia
Imbros
Vistritza
Dardanelles
Lemnos
Kalabaka
Ianina
Trikkala
Larissa
MER ÉGÉE
GRÈCE
Volo
THESSALIE
Mytilène
L'impérialisme bulgare
Extension maxima de l'Exarchat (1870-1912)
(Les villes soulignées sont les sièges d'éparchies, les dates sont celles de la création de ces diocèses par la Porte)
Limites de la Bulgarie de San-Stefano (1878)
(quand elles ne coïncident pas avec celles de l'Exarchat)
Frontières du traité de Bukarest (1913)
Domaine bulgare d'après les cartes bulgares
(Ivanof : Les Slaves du Sud 1912-1919)
Editions Bossard
E. Fonne

Collection in-16 Bossard. *Série Rouge.*

CHARLES ANDLER. — **Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine.** Dossier d'une polémique avec Jean Jaurès (1912-1913). . . . . . . 4 fr. 50

BERTRAND BAREILLES. — **Le Rapport secret de Carathéodory Pacha**, sur le Congrès de Berlin, présenté à la Sublime Porte. . . . . 3 fr. 60

AUGUSTE BOPPE. — **A la suite du gouvernement Serbe** (de Nich à Corfou). 1 carte. . . . . 3 fr. »

JULES CHOPIN (JULES PICHON). **Le Complot de Sarajévo.** . . . . 2 fr. 40

FRANCISCO CONTRERAS. — **Le Chili et la France.** Préface de M. Jules ROCHE. Une carte . . . 3 fr. 60

FRANO CVIÈTISA. — **Les Yougoslaves.** 2 cartes 3 fr. 60

D. DRAGHICESCO. — **Les Roumains.** 1 carte 3 fr. 90

JULES DUHEM. — **Vue générale sur la question d'Alsace-Lorraine.** 1 carte . . . . 3 fr. 60

CHARLES FRÉGIER. — **Les Étapes de la Crise Grecque** (1915-1918). Préface de M. Gustave FOUGÈRES. 4 fr. 50

AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Affaire grecque** . 3 fr. »

DU MÊME : **La question Yougoslave.** 1 carte. 3 fr. »

DU MÊME : **L'Encerclement de l'Allemagne.** 3 fr. »

OLOF HOIJER. — **Le Scandinavisme.** Prix . 1 fr. 80

LÉON MACCAS. — **Constantin Ier, roi des Hellènes.** Prix. . . . . 1 fr. 50

STEPHEN OSUSKY et JULES CHOPIN. — **Magyars et Pangermanistes.** 2 cartes . . . . 3 fr. 60

ÉDOUARD PAYEN. **Belgique et Congo.** . . . 3 fr. »

DU MÊME : **La Neutralisation de la Suisse et de la Savoie.** Une carte . . . . 2 fr. »

PAUL PILANT. — **Essai sur le sentiment français en Alsace.** Comment il s'est formé. Comment il s'est maintenu. . . . . 3 fr. »

FERNAND ROCHES. — **Manuel des Origines de la Guerre.** Causes lointaines. Cause immédiate. Préface de M. A.-G. DE LAPRADELLE. Avec un tableau synchronique. 500 p. 6 fr. 60

JULIEN ROVÈRE. — **L'Affaire de Saverne.** 1 fr. 80

GIUSEPPE SALVIOLI. — **Le Concept de la Guerre Juste.** (Traduit de l'italien par G. HERVO) . . . . 3 fr. »

CHARLES BRIAND. — **Le Dépeuplement de la France** . . . . 2 fr. 40

EDMOND BURON. — **Donnez des terres aux soldats.** L'exemple de l'Angleterre . . . . 3 fr. 60

Les ouvrages des « Éditions Bossard » ne subissent aucune majoration de prix.

